L'absolu au jour le jour

Première partie :

Comment on devient poète

La vie et les poèmes de jeunesse de Stéphane Mallarmé

1842 - 1862



Théâtre poétique en vers de Michaël Vinson

D'après la biographie de Jean-Luc Steinmetz :

"Stéphane Mallarmé, l'absolu au jour le jour"

Argument

Un jour de juillet 1898, Paul Valéry rend visite à Stéphane Mallarmé, son "père spirituel", dans le dessein de connaitre ses jeunes années et, par là, de tenter de comprendre la genèse se son art poétique.

Cette visite imaginaire, qui nous permet de découvrir les poèmes de jeunesse de Mallarmé, est le sujet de cette pièce de théâtre en vers.

Personnages

Stéphane Mallarmé

Paul Valéry

Poésie (récitante)

Repères

1

Les deuils de l'enfance

(1842 - 1857)

Introduction..... 5

"Mal armé " 10

Parents de Mallarmé 13

Premiers vers de Mallarmé.....17

Bonhomme Béranger.....20

Regard mallarméen.....23

Un médiocre écolier.....25

2

Entre quatre murs

(1859 - 1860)

Entre quatre murs.....29

Chant d'ivresse.....31

Hier, aujourd'hui et demain.....35

Sourire.....40

Idylle antique.....47

Tout passe.....55

Pan.....58

A Dieu!.....65

Rêve antique.....71

Les cloches des morts.....74

Larme.....76

Les Trois.....78

Quelques mots à quelques-uns.....85

Mallarmé quitte le lycée de Sens.....92

Pénitence 94

Les cahiers des Glanes.....100

3

Les grandes amitiés

(1861 - 1862)

Les grandes amitiés.....110

Les Fleurs du Mal.....111

Emmanuel des Essarts.....115

Galanterie macabre.....118

A un poète immoral.....125

Mallarmé veut être professeur d'anglais.....131

Olympe Audouard.....136

Placet.....138

L'Artiste, revue de Paris.....142

Le Guignon.....143

Partie de campagne à Fontainebleau.....149

Le Carrefour des Demoiselles.....152

Vere novo.....157

1

Les deuils de l'enfance

(1842 - 1857)

Le rideau se lève sur le cabinet de travail de Mallarmé, reconstitué à l'identique. Mallarmé est assis à son bureau et écrit.



Sur l'écran, en guise de fenêtre du cabinet de Mallarmé,

est projetée une photo des bords de Seine

On entend le chant des oiseaux.

On frappe à la porte. Il est trois heures de l'après-midi. Nous sommes le 14 juillet 1898.

Mallarmé se lève et va ouvrir.

Mallarmé

Ah! mon cher Valéry! Quel plaisir de pouvoir,

Enfin, vous rencontrer....

Valéry

...d'ainsi me recevoir

Me cause à l'infini honneur et grande joie!

J'espère cependant qu'en rien je ne dérange

Votre travail en cours et n'effarouche l'ange _

Le subtil messager qui mit entre mes mains,

Au hasard de mes jours, quelques vers des plus fins

De votre ardente plume qui tant me bouleverse

et de mes réflexions ouvrent les fleurs converses.

Silence. Les deux hommes se considèrent dans un sourire complice.

Mallarmé

En lui indiquant un fauteuil :

Mon cher ami, veuillez je vous prie vous asseoir.

D'un voyage si long bien soif devez avoir.

Valéry

Les chaleurs de l'été sont certes éprouvantes...

Mallarmé

Il prend la carafe et verse un grand verre d'eau en disant :

Voici un peu d'eau fraîche à la source chantante

Puisée à la clarté de ce jour annoncé,

Glorieux parmi les jours qui se voient traversés

Du rayon lumineux des amitiés nouvelles,

Et quand l'un pour l'autre l'estime la plus belle

Se réfléchit si pure aux yeux de deux poètes...

Valéry

Et dont l'un plus que l'autre aspire, en haute quête,

A approcher de près les souterrains ressorts,

Arcanes inviolés forgés du plus bel or,

Qui firent basculer en deux ou trois poèmes

De la littérature son histoire même.

Mallarmé regarde Valéry, silencieux et bienveillant, heureux de rencontrer un admirateur aussi pénétrant lui faire part de sa réception quand à sa poésie. On entend un peu plus le chant des oiseaux.

Valéry reprends :

J'aimerais m'enquérir, si cela vous agrée,

De ce qu'il en fut de vos plus jeunes années,

Et ainsi retourner de la toile l'envers

Pour tenter de percer le secret de vos vers..

Me l'autorisez vous?

Mallarmé

avec un grand plaisir,

Quoique laisser se réveiller les souvenirs

D'un passé fort lointain, cela se peut, redonne...

Comment le signifier?

Valéry

...une nouvelle donne!

" Mal armé "

Valéry

Je me suis quelques fois demandé au sujet

De ce nom, qui sans doute à vos yeux fut l'objet

D'une interrogation sur votre destinée,

Si Mallarmé fut pour vous une clé donnée,

En l'art de poésie, d'un interdit succès

Et que, trop mal armé, à de simples essais

Vous fûtes condamné toute votre existence,

Par trop éloigné de l'insistante substance

De ce rêve d'un monde en un livre abouti

Dont les premiers joyaux furent par vous sertis?

Mallarmé

"Chacun de nous en somme

Se voit-il si bien nommé?

Vous n'êtes pas mal armé

Plus que Sully n'est prud'homme."

Me déclama un jour ce sauvage subtil

De Verlaine qui lui-même tira le fil

Au sens bien ambigu d'une malencontreuse

Homonymie pouvant être fort malheureuse.

Etait-ce donc trop lourd, ou bien trop délicat,

D'être affublé ainsi d'un patronyme ingrat

Vouant d'impuissance l'enfance mal armée

Face aux vicissitudes de longues années

Aplaties sous le froid plafond d'un triste monde

Où triomphait déjà, en ses forges qui fondent

Tout envol de pensée, la logique de plomb?

Mais voilà que plutôt j'y ai vu dans ce nom

Souvenir de deux mots : mal et larmé, où l'homme

Dont les larmes malignes quelque peu dénomment

Cette mélancolie puisant ses pleurs au Styx,

Le fleuve de cristal d'où jaillit le phénix.

Mais vous êtes, cher Valéry, bien trop poète

Pour croire un seul instant que nos voix si discrètes

Parviendraient à percer le voile trop épais,

A jamais mystérieux, du magique alphabet :

L'Alpha et l'Oméga des formes idéales,

Reflétées du léger frémissement de cymbale

De l'idée poétique, en un chant esquissé

Par les pauvres pèlerins du poème recherché.

Ainsi oui, je n'ai fait, comme un humble artisan,

Que rendre à la muse le baiser de l'amant.

Parents de Mallarmé

Valéry

Bien qu'indiscrète, je souhaiterais vous poser

La cruciale question _ pour tout être avisé

A percer l'énigme qui fait de tous les hommes

Un complexe réseau d'échappées fuyant comme

Des parallèles qui jamais ne se rencontrent,

Mais qui tissent , le plus souvent à notre encontre,

De nos destinées un arrière-plan obscur,

Et peuvent s'ériger en véritables murs :

Quelle est l'image qui subsiste en votre esprit, _

Ce subtil portraitiste aux croquis hors de prix, _

De vos deux géniteurs qui, et le nom l'indique,

Transmirent les gênes du génie poétique?

Mallarmé

La génétique.... cette profonde science....

La poésie alors, et notre conscience,

Tout entier en nos gènes? Et peut être en effet

Se trouverait ici la clef de nos secrets....

Mais, pour mes parents, je souhaite vous répondre

Et ne point vous abandonner à la pénombre.

(Extrait du sonnet : "surgi de la croupe et du bond)

"Je crois bien que deux bouches n'ont

Bu, ni son amant ni ma mère,

Jamais à la même chimère,

Moi, sylphe de ce froid plafond!"

(Reprise de la narration)

Je me vis résulter, de cette union étrange,

Comme d'un malentendu, _ pauvre petit ange

Qui de sa mère se verra trop tôt privé, _

Le signe annonciateur de mes rêves brisés.

Noir orphelin errant, l'œil vacant de famille

Mais où brillait souvent, au fond de sa pupille,

Le chapeau d'une fée penchée sur son berceau,

Balançant doucement, tendrement l'enfant do,

Et qui me faisait "toujours de ses main fermées

Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées."

Un souvenir troublé cependant me revient,

L'absence de douleur et ce calme olympien

Qui me déconcerta au décès de ma mère.

Enfant embarrassé, j'eus pour toute prière,

Des pleureuses le geste antique retrouvé :

Sur une peau de tigre je me suis roulé,

J'agitai mes cheveux qui battaient mes paupières

Et je donnai à voir le plus curieux bestiaire

Qui pourrait travestir mon manque de chagrin, _

Conduite ostentatoire à toute bonne fin.

Mais ces agissements qui prêtent à sourire

Ne pourront estomper ce qui me fit souffrir

Durant toute ma vie. Ce deuil initial

ouvrira le rideau d'un drame familial

Ponctué de décès qui, pour le coup, me furent

Fortes dissonances aggravées en fissures.

Premiers vers de Mallarmé

Valéry

Et vous souvenez-vous de vos tout premiers vers?

Mallarmé, amusé par la question, se lève et va chercher un petit carnet dans son bureau. Il l'ouvre et le lit :

"Ma chère Fanny

Ma bonne amie

Je te promets d'être sage

A tout âge

Et de toujours t'aimer

Stéphane Mallarmé."

Ah ma chère Fanny! ma tendre aquafortiste,

La muse qui m'apprit fièrement à tenir

La plume et le crayon, me donnant le désir

Du grand chant envolé en sa courbe parfaite

Et qui m'apprit qu'aimer à pour rime imparfaite

Le nom de Mallarmé, du destin mal aimé!

Valéry

En la serrure du cœur s'introduit la clé....

Mallarmé

Le mot clef qui par vous, en ce doux babillage

Pré-poétique où naît des lettres le visage,

Fut d'un jet prononcé comme un signe très clair

De votre mission avancée dans la chair

D'un monde littéraire enclos de certitudes.

Oui, vous êtes une clef des vastes infinitudes.

Valéry

Que pourrais-je en penser.... si ce n'est que c'est vrai,

Dire un tel premier mot a son poids de secret....

Comme vos premiers vers qui chantent la sagesse

D'un amour qui toujours portera à l'ivresse

Bonhomme Béranger

Mallarmé

Mais je rappellerai que mon premier modèle

Fut un certain bonhomme qui me prit sous ses ailes,

Bonhomme Béranger aux si bonnes chansons ! :

Poésie

Sur l'air du vaudeville de la petite gouvernante, Poésie chantonne :



Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas,
Quand maint sot, quand mainte pécore,
Échappent cent ans au trépas ?
Envie et haine, il vous ignore ;
Fortune, il rit de tes appas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
S'il ne peut plus mordre à la pomme
Qu'Adam a greffée ici-bas,
Il n'en dort pas moins d'un bon somme,
N'en fait pas moins quatre repas.
Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
Au Parnasse, dès notre aurore,
C'est lui qui m'a marqué le pas.
Qu'un siècle et plus sa voix sonore
Chante aux enfants leurs grands-papas !
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
Quand des hivers s'accroît la somme,
On rêve à ses jeunes ébats.
Plus d'un rayon réchauffe et dore
Le vieux pin chargé de frimas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Noir





Le regard mallarméen

Les deux pastels de Mallarmé et sa sœur apparaissent sur l'écran.

Mallarmé et Valéry sont dans la pénombre, seulement éclairés par la lumière de la projection.

Mallarmé

Je voudrais vous montrer deux pastels en ovale,

De moi-même et ma sœur, dont la vue me régale

Depuis le premier jour les offrant à mes yeux.

Valéry

Et je reconnais là ce regard si précieux

Du rêveur pénétrant à la douceur rieuse...

Mallarmé

Un regard réfléchi d'une touche flatteuse

Et si juste que le voilà parfaitement mien!

Valéry

Il existe ainsi... un regard mallarméen,

Par vous conservé, et qui vous vient de l'enfance,

Mûri, approfondi, de la même luisance...

Un médiocre écolier

Les photos des portraits restent à l'écran tandis que la lumière revient sur Mallarmé et Valéry.

Valéry

Et que diriez-vous de vos souvenirs d'école?

Mallarmé

Je n'en ai retiré aucune gloriole.

Un médiocre écolier fabriqué par l'ennui :

Conduite relâchée, goût du travail enfui,

Et pour la religion c'était bien peu de chose,

Ne gardant de ses exercices que la pose.

Mais vous serez surpris, me connaissant si bien,

Que l'on m'ait estimé intéressé par rien

Et pour mon entourage une cause de trouble!

Valéry

Du cancre reconnu le poète est un double…

Mallarmé

Déménagé à Sens, moi qui fut dissipé,

Je devins taciturne et tristement plongé

Dans les rêvasseries qui paraissent moroses

Aux yeux qui ne voient pas, de toute fleur éclose,

Ses germinations dans le cœur d'un enfant.

Valéry

Et apparait la voix du poète innocent…

Mallarmé

Condamné au banal mal être d'un interne,

L'école n'était pour moi qu'une affreuse caserne :

Quatre murs oppressants, récréations sans jeux…

Glissant, fantôme, au fil des jours si ennuyeux,

Mon carnet noircissait de vers innombrables

Pour tenter d'échapper à ce cadre implacable...

Valéry

L'ultime refuge par l'enfant découvert

Qui ouvre à l'infini de ce monde l'envers...

Mallarmé

Mallarmé se tournant vers le portrait de Maria qui apparait seul à l'écran :



Et tenter de survivre à la perte de celle

Qui fut mon âme sœur, la mort qui m'ensorcèle

De Maria ma sœur, descellant à nouveau

De la lourde peine la pierre du tombeau.

Dès lors je m'éloignai en grande solitude,

Apatrides aux lois des sombres finitudes

De l' âme et de la chair, éprouvant cette mort

Qui de mon art sera le principal ressort.

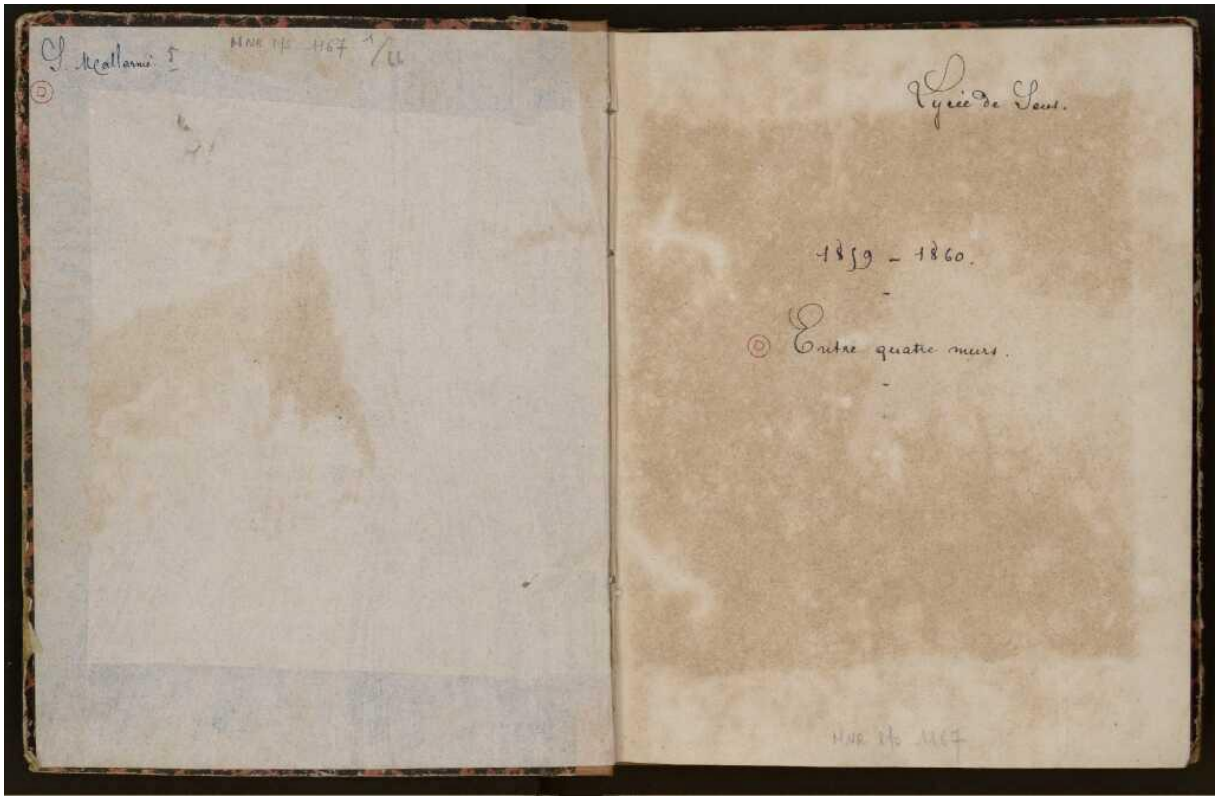
Noir

2

Entre quatre murs

« L'adolescence d'un poète »

(1859 -1860)



Cahier de poèmes de Stéphane Mallarmé, entre 1859 et 1860, alors lycéen à Sens



L'écran s'allume avec la projection du tableau de Manet, "le ballet espagnol", tandis que le visage de Poésie apparait dans la lumière et que la musique d'un boléro se fait entendre.

Chant d'ivresse

Poésie

dit le poème "chant d'ivresse" :

J'aime l'Espagne... —

Le clair champagne

Dans le cristal

Oriental

Mousse et pétille :

Ma brune fille,

Ma Mourinas

Entre mes bras

Palpite et pâme :

Son pâle sein

Nu, sous la flamme

De mes baisers, sans frein

Frémit, Minette,

Oh! qu'il est beau ton corps

Quand l'amour tu te tords! _

Là _ prends ta castagnette

Et danse encor!

Danse, danse, ô brunette,

Un boléro.

.....

Bravo! Bravo!

.....

Mon poignard de Tolède,

Mon casino de roi

Tout l'or que je possède

Seront à toi.

Je t'aime, écoute.....

Toujours je t'aimerai!

Pour toi je verserai

Mon sang; belle, n'en doute!

Viens!.... sur moi goûte

Le champagne au flot pur

_ Vague d'azur

Toi dont la blanche écume

Fut mère de Vénus

Dis-moi, quand à la brume

Ses blancs seins nus,

Au murmure de l'onde,

Palpitaient sous sa blonde

Chevelure, Ah ! dis-moi

Frémis-tu, toi?

Frémis-tu comme danse,

Danse en cadence

Le champagne lutin

Sous la lèvre polie

De ma maîtresse au teint

D'Andalousie?

Janvier 1859

Le noir se fait sur Poésie tandis que la lumière éclaire Valéry

Valéry

Ollé! Ho ! Mallarmé! Et on dansait aussi

Aux jours sombres de ce pâle et scolaire ennui....

Mallarmé *qui à son tour sort de l'ombre :*

Du chant qui ne s'oublie, j'avais ouvert les portes

Edéniques de l'harmonie qui réconforte.

J'aimais, dès lors, les murs éveilleurs du désir

D'y creuser une brèche ouvreuse d'avenir.

Hier, aujourd'hui et demain

Mallarmé

Ces divertissements, à la belle insouciance,

Naïfs enchantements des retours de l'enfance,

N'occultaient cependant en rien mon désespoir,

Celui qui m'habitait à la tombée du soir

Au triste souvenir de ma sœur disparue,

Blessant de son absence mon âme en décrue.



La lumière baisse tandis qu'apparait à l'écran Maria Mallarmé, sa sœur. Seul le visage de Mallarmé est éclairé. Il lit à voix basse le poème "Hier, aujourd'hui et demain" :

Je murmurai sur sa tombe qui dort :

"Hier c'était la fleur aux feuilles d'or

Qui souriait aux reflets de la lune

Ignorant encore le soleil!

Hier! c'était la tête brune :

Hier! le baiser de chacune :

Hier! l'œil noir, le ris vermeil!

Quand de sa candeur le voile

L'enveloppa comme un linceul!

Aujourd'hui, c'est la larme à l'œil!

C'est l'autel qui de noir se voile!

Oh! Maria! Maria! le cercueil

Est bien froid? Pauvre Mariette!.."

Et sa voix répondit d'où naît la violette :

Dont le visage apparait dans la lumière.

"Hier! c'était dans la nuit sans étoile
Le flot chantant un chant de mort! la voile
Que sillonnait l'éclair, et qu'à l'écueil
Poussait le vent qui bat l'écume!
Hier! c'était le noir cercueil!
Hier! les pleurs! hier, le deuil!
Mais un bel ange sous la plume
De son aile me fit un nid,
Et pris son essor vers un monde
Où l'encens sur la tête blonde
Vole en nuage : où l'on dit :
Père!" à Jéhovah quand il gronde!
"Mon frère!" à l'ange Gabriel! _
"Aujourd'hui c'est le ciel! Demain.... sera le ciel!"

Mars 1859

En revenant du cimetière de Passy

Noir

Il ne reste plus que l'image du portrait de Maria Mallarmé sur l'écran, puis qui disparait.

Une lumière d'ensemble envahit alors peu à peu la pièce où se trouve Valéry et Mallarmé.

Valéry

Oscillant ainsi de la fantaisie légère

De l'oiseleur poète aux humeurs passagères

Des plus noirs battements d'un cœur bien assombri…

Mallarmé

Le poème, bientôt, discrètement m'apprît

Que le plus bel Eden en vérité consiste

A non pas rechercher les rêves illusionnistes

S'offrant à peu de frais dans les divertissements

Mais du parfait sonnet le bel accomplissement.

Valéry

Forme rigoureuse où l'esprit jouit du martyre,

Ainsi ceux qu'écrivait le grand William Shakespeare.

Mallarmé

Mais le secret de ces humeurs toujours changeantes

Me laissait découvrir que j'avais l'âme amante

Du romantique envol, l'œil fixe à l'absolu

Soleil de l'Idéal de mon cœur mis à nu.

Et bientôt je rimais le délicat sourire

De l'ange si discret de mon désir d'écrire.

Sourire



Berges de la Seine au printemps. Vincent Van Gogh

Poésie

dit le poème "sourire".

Oh! je viens! je viens! tu m'appelles,

Printemps, à l'auréole d'or!

Tu donnes à mon cœur des ailes!

Plein d'amour il prend son essor!

Sur un blanc fil de la vierge

Avril, riant, descend du ciel!

Pâques arrive et son grand cierge

Brille déjà près de l'autel.

Rosette sous la mousseline

Voile au soir son tétin vermeil;

Et, sur la lèvre purpurine,

S'endort un rayon de soleil.

Comme elle, sourit la pervenche

Et, laissant son deuil hivernal,

D'une couronne de fleur blanche

L'aubépine se pare au val.

Sous une feuille qui l'ombrage

La pâle violette dort.

Près d'elle la brise volage

Courbe les mille étoiles d'or.

Oublieuse de la faucille

L'herbe frisonne dans les prés

L'alouette joue et babille;

Babille sans se dire : "Après?"

Plus de neige! l'ormeau recueille

Cent nids de mousse, gai dortoir!

A leurs chansons, sa jeune feuille

Danse sous l'haleine du soir!

L'azur se rit dans la ramure

Egayant les branches du houx.

L'eau, sou son manteau vert, murmure,

Parle en cascade des cailloux!

La demoiselle au fin corsage

Se balance au bout d'un roseau,

Et, svelte, sur l'herbe qui nage,

Se mire au frais cristal de l'eau.

Le papillon, petit fou, vole

Sur son aile d'un bleu velours,

Pose un baiser sur la corolle

Des roses, nids de ses amours.

Le rossignol sous la feuillée

Gazouille l'hymne du matin :

Sa compagne boit la rosée,

Rit, et berce son nid mutin.

Et toi, cher grillon, tu fuis l'âtre

Où ton chant m'endormait l'hiver....

Dans les hautes herbes folâtres!

Sous le ciel bleu dis ton chant clair!

Oh! si sur la tiède mousse

Je voyais dormir une sœur!

Oh! si de son haleine douce

Le parfum enivrait mon cœur!

Si je cueillais aux bords des ondes

Les myosotis isolés

Pour étoiler ses tresses blondes,

Comme les bluets dans les blés!

Si....

_ "Lisez donc le grand Racine

Et non l'homme à la carabine.....

Monsieur, encore un contre-sens!"

Je suis en classe! Adieu, printemps.

Avril 1859 (classe du soir)

Valéry

Vous trouvâtes, il est clair, entre les portes closes

De l'oppressant lycée, le chemin de la rose

Qui seule promettait la possible évasion :

Les livres des poètes à la haute mission

De toujours se garder de toute soumission.

Mallarmé

Et si fort aspirai-je à rejoindre leur troupe,

Armé du grand désir de partager la coupe

Des rêves interdits valant condamnation!

Valéry

Au canon fort obscur de leur détestation!

Idylle antique

Mallarmé

Réveillée d'ardeurs printanières, ainsi ma route

S'ouvrait plus largement encore, avec pour toute

Ambition du lointain passé faire le pont

Où bat de la rive à venir le gong profond.

Et dès lors je rimai, des terres mythologiques

De l'idylle Léda, son visage à l'antique.



"Léda et le cygne. Henri Gervex (1852-1929)

Poésie

dit le poème "Idylle antique"

La brise en se jouant courbe les jeunes fleurs,
Le mythe de Vénus embaume les prairies,
Et l'onde s'enfuyant dans sa rive fleurie
Murmure son amour aux herbages en pleurs.

Le soleil de sa pourpre embrase la colline,
Philomèle bercée aux branches du laurier
Jette ses derniers chants au printemps qui décline
Dans les rochers se perd la voix du chevrier.

Effleurant le gazon de mille pieds d'albâtre,
Les nymphes en riant fuient un faune lascif :
L'une d'un luth divin tire un accord plaintif
L'autre saisit au vol un papillon folâtre.

Loeda, le front rêveur, voile son sein vermeil

Comme un marbre sacré de longues tresses blondes,

Loeda, que ses sœurs croient dans les bras du sommeil

Rit au coquet portrait que balancent les ondes :

"Le pampre n'a vingt fois verdi dans mes cheveux,

Je suis à mon printemps et personne ne m'aime!

Pauvre Loeda, ton cœur doit donc vivre en lui-même!

Aux doux soirs, nul baiser ne couronne mes vœux!

"Sous le sein de Tyndare aucun feu ne siège...

On me croirait sa fille! _ Oh! pour les têtes d'or

Les nuits sont sans bonheur près des cheveux de neige

Il aima trop, enfant : vieillard, sa flamme dort!

Le tambourin léger, les flûtes doriennes

Eveillent la rêveuse.... elle sourit au bruit,

Puis, égayant son œil, dit aux musiciennes

"Chères sœurs, l'onde est fraîche : avant qu'il ne soit nuit

Folâtrons en cette eau dont la fraîcheur repose!

Une chalumeau de Pan à celle dont la main

Fondant l'onde qui dort viendra parer mon sein

De cette fleur humide!" Elle dit : une rose

Vole et ride le flot..... les nymphes à sa voix

Rasent de leurs seins nus l'eau qui frémit d'ivresse.

A leurs doigts blancs la fleur échappe mille fois....

Lys la saisit..... La flûte à Lys la chasseresse!

Non : un flot la ravit.....: Sortant des verts roseaux

Un col flexible et blanc se courbe et plonge dans l'onde....

La fleur que la fraîcheur, comme un matin, inonde

Pare le bec d'un cygne et vogue sur les eaux.

Lys pâlit interdite et ses sœurs son muettes!

"Ô Loeda!..." dit l'oiseau "laisse-moi sur ton sein

Poser avec la fleur un baiser!.... Tu rejettes

Ce vœux? c'est mon prix! Non : ton cœur n'est point d'airain.

"Le chalumeau des bois est un don vain au cygne :

Quand il chante à l'aurore, il se tait au couchant...

Las! par la mort les Dieux font expier son chant!

A lui l'amour! son feu de tes charmes est digne."

Loeda rougit, tourna son œil bleu vers le pré,

Et vit qu'elle était seule. Il est soir : des dryades

L'essaim gracieux dort en son antre sacré.....

"Je t'aime! dit l'oiseau, "ravi, sous les cascades

"J'ai vu l'eau ruisseler sur ton corps, de mon nid!

Je t'aimai....." murmurant cette parole douce

Il ploya son blanc col moelleux comme la mousse

Autour du sein brûlant de la nymphe qui rit.

Loeda vois à son front scintiller une étoile!

"Qui donc es-tu? qui donc? cygne au baiser de miel?"

Dit-elle en palpitant. _ "Ton amant!" _ Oh! dévoile

Ton nom, cœur enivrant!" _ Loeda, le roi du ciel!"

Jupiter! à ce nom, mollement son sein rose

Plein d'amour se noya dans le sein ondoyant

Du cygne au col neigeux qui sur son cœur riant

Cueille d'ardents baisers. Sous son aile il dépose

La nymphe frémissante : ils ne forment qu'un corps.

Loeda se renversa, la paupière mi-close,

Ses lèvres s'entrouvrant..... sourit dans cette pose...

_ Et la nuit tomba noire et voilà leurs transports.

Avril 1859

Valéry

"Effleurant le gazon de mille pieds d'albâtre

Des nymphes en riant qui fuient un faune lascif....."

Ainsi voguons-nous dans votre subtil esquif

Littéraire qui fend la lame des années

De l'apprenti poète.... oui... oui! continuez!

Mallarmé

Cher ami...de trop vous lasser serait ma crainte,

Quelque soit le plaisir de cette antique étreinte...

Valéry

Comme c'est captivant! Et vous le savez bien,

Du futur le passé en est le grammairien.

Continuons à plonger dans votre mémoire

Et de votre destin en figurer les moires...

Mallarmé

De ces fils si lointains, seuls quelques souvenirs

Daignent en mon esprit jaillir et se vêtir ... :

Amour et poésie, ces fragiles merveilles,

Cernent l'enseigne du jeune rhétoricien

Usant des charmes d'un innocent musicien.

Mais toujours je comptais, malédiction étrange,

Les morts autour de moi comme chose qui venge

Un méfait oublié que j'aurais cependant

Tragiquement commis. Mais lequel? Quel tourment!

De ces disparitions, je suis resté sans voix.

Valéry

C'est dans ce silence qui nous laisse pantois

Qu'en éclat de clartés, par notre art, se révèle

La parole vraie, _ éveillée en elle et par elle _

Source claire et inspirée des vers de vérité

D'où s'écoulent les rivières de la beauté.



Tout passe

Mallarmé

Ma vie se dépeuplait dans un même suivi :

Elisabeth, Maria... et d'Harriet le décès

En terre étrangère souleva ma révolte

Contre ce Dieu cruel aux trop larges récoltes

De prometteuses vies tout aussitôt brisées,

De ces destins aux courbes à peine esquissées.

Mon infantile foi, d'un coup tout fut très clair,

S'engouffra dans l'abîme déchiré d'éclairs

De colère, et s'éloignait de moi tout espoir;

Mon si sombre avenir se surchargeait de noir.

Poésie et Mallarmé

disent le poème "tout passe".

Poésie

Tout passe : le printemps tombe sous la faucille

Du blond été.

Tout passe : l'été voit se jaunir sa charmille

Au vent hâté.

Tout passe : sur l'automne, ô vieux hiver, tu jettes

Ton blanc manteau.

Tout passe : au gai printemps, la neige aux violettes

Laisse un berceau.

Mallarmé

L'homme coule, poussé par l'homme qui le suit

Comme la lame!

Tu restes seule, étoile, en l'éternelle nuit,

Seule, ô mon âme!

Si tu dois être fleur, éclos loin de la fange

Sur un beau sein!

Si tu dois être flamme, oh! brille au front d'un ange

Cet oiseau saint!



Jardin de la maison de Mallarmé (Musée Mallarmé)

Pan

Valéry

Est-ce en ce point précis que du catholicisme,

En son poids de bois mort d'opaque catéchisme,

Jaillit de vôtre nuit le grand hymne païen

Qui fait frémir d'horreur tous les bons paroissiens ?

Mallarmé et Poésie

Lisent des extraits du poème "Pan" :

Mallarmé

C'est un ami qui frappe : il faut que tu l'accueilles!

Un soir, au mois de Mai, _ mois qui prélude aux cieux _

Poésie

Se couronnait de fleurs, se revêtait de feuilles

La nature, riant sous le pied radieux

Du printemps qui semait l'amour avec les roses

Mallarmé

Or ce soir-là, j'entrai dans leur temple poudreux

Pour voir leur Christ béni par leurs hymnes moroses.

J'eu des pleurs dans les yeux : ils effeuillaient des fleurs!

[...]

Et devant un soleil d'argent, toutes ces têtes

Se courbaient... Seul debout, j'étais là frémissant

Comme sur l'Océan, quand l'aile des tempêtes

A refoulé les flots d'un souffle mugissant,

Je ne maudissais pas _ je demandais pardon.

Poésie

"Ô pardonne, ô grand Pan, à qui met l'amertume

En la coupe où nous rit, saint et précieux don,

L'onde qui de ton ciel reflète l'auréole!

Pardonne-leur, mon Dieu, peut-être qu'au matin

Une main sacrilège effeuilla leur corolle

Et que l'épine seule est restée, où ta main

Avait semé la fleur! On détourna leur route..!"

Mallarmé

Puis, le cœur débordé, je quittai le pilier

Dont l'ombre séculaire abrita plus d'un doute!

(reprise de la narration)

A ce jour basculé, sur les autels-néant

Je n'allais plus prier et je laissais l'encens

Fumer devant l'idole-croix, au cœur du temple

Raréfié d'anges qui, du vide, se contemplent

A l'aurore. Et j'ouï de l'oiseau le chant d'azur,

Couvé du sourire d'un Dieu qui transfigure

Nos sombres erreurs en certitudes sublimes :

Poésie

_ Qu'aux mers chante alcyon, l'aigle fauve à sa cime

Voilà le psaume saint!... à chacun accessible.

Mallarmé

Vois le ciel! Vois la terre! Homme c'est là ta bible! _

Valéry

En tout poète vit le plus fin des païens

Pouvant faire trembler le plus sûr des chrétiens

Aux mémoires perdues du grand arbre celtique.

De tout poème naît, des lisières mystiques,

La sublime harmonie qui ordonne les lois

D'un monde où se reflète, en un subtil émoi,

Dans le cœur palpitant de l'homme microcosme

Le poème absolu jaillit du macrocosme.

Mallarmé

Moi dans le monde, et le monde qui est en moi....

Au cœur clair des forêts, le Dieu en qui je crois,

L'unique Dieu Amour, en mon âme immature,

D'un souffle généreux révélait sa nature.

Mallarmé et Poésie lisent à nouveau un extrait du poème "Pan" :

Mallarmé

Oui, tout prie ici-bas, car tout aime et tout vit!

Poésie

La brise chaque soir recueille le murmure

Du lac au flot d'azur, de l'arbre où dort le nid!

Chaque aurore qui naît, pose une goutte pure

Sur la lèvre odorante et sur l'or de la fleur!

Mallarmé

C'est ta prière, ô rose, et ton hymne, ô bruyère,

Poésie

Qu'au crépuscule hier le zéphyr recueillait,

Mallarmé

Que Dieu bénit, et qui, pour le jour qu'il éclaire

T'apporte à toi ta pourpre, à toi ton doux reflet!

Poésie

Lorsque la moisson d'or courbe sa tête blonde

Quand l'algue en s'inclinant ride le cours du flot,

C'est que déborde un cœur que Pan d'amour inonde!

Mallarmé

Et la reconnaissance à chez chacun son mot!

Valéry

Du visage infini de l'Amour transcendant,

De la source de vie des desseins transparents,

Vous ouvriez alors la voie toujours limpide

Où les nuées aux cieux font pleuvoir le splendide.

A Dieu !

Mallarmé

Tendre la coupe qui recueille l'élixir

De pure poésie, sans cesse s'affranchir

De ces murs oppresseurs, en une horrible offense,

Du cœur naïf de l'innocente adolescence,

Tel fut dessiné, en un simple trait, l'objet

De ma quête élevée, tout en étant sujet

A ces chocs successifs générés de ces pertes,

Tous ces deuils de l'enfance me rendant inerte.

Si je pleurais Harriet bien plus je regrettais,

Sans doute, le départ d'Emma que j'aimais tant.

Ainsi ma poésie, détournée de ce Dieu

aux décrets inhumains, se forgea aux adieux.



Jean-Jacques Henner (1829 - 1905)

Mallarmé dit le poème "A Dieu!"

Seigneur, nous fis-tu pour t'aimer?

As-tu placé dans nos ténèbres

L'astre pour mieux nous en priver?

Veux tu changer en fleurs funèbres

Le lilas qu'effeuille, la nuit,

Un amant sous un pas qui fuit?

De ton ciel ris-tu quand je pleure?

Ou, se perdent-ils, nos accents,

Sans qu'à tes pieds aucun ne meure,

Comme ces vains flots de l'encens?

Juillet 1858



Turner. Le Négrier, 1840

Poésie

Dit "Adieu!" "She has departed!... L. Byron

Noirs autans. Ah! Cessez de souffler la tempête

Et d'enfanter les pleurs! Qu'un ciel limpide et pur

De l'aurore au couchant s'étende sur sa tête :

Que l'onde à ses pieds soit d'azur!

En murmurant son nom que la vague se brise!

Et que, resplendissant des derniers feux du jour,

Le flot s'unisse au flot et la brise à la brise

Pour bercer ses rêves d'amour!

Et toi, rapide nef, qui quitte ce rivage

Où la lame écumante au chant de ma douleur

Mêle sa voix plaintive, ô douloureuse image

De l'espoir qu'a vu fuir mon cœur!...

Juillet 1858

Après un temps de silence assez long...

Valéry

Et cet été là?

Mallarmé

L'été d'un profond ennui.

Ma plume, fatiguée, ne porta pas de fruits.

Je préférai m'abandonner à la lecture

Afin de retrouver ce souffle qui murmure,

Aux oreilles lassées, que toujours, en deçà

Des intenses peines, se tisse le canevas

D'une obscure destinée qui, un jour, à l'heure

Dite, dévoilera son motif prometteur.

Valéry

La lecture, pendant obligé de l'écriture,

Ombre et lumière d'une unique architecture.

Mallarmé

Et le sommet de l'art, pour nous compositeurs

D'évanescents poèmes à peine divinateurs,

Pointés de touches légères qui nous embarquent

Aux rives lointaines des terres du Monarque,

L'astre mystérieux, le grand générateur

Des rythmes dont nous croyons être les auteurs...

Rêve antique

Mallarmé

L'été passant, brûlant du brutal soleil d'août

Faisant du moindre geste un effort qui nous coûte,

Ma plume fût invitée, aux chemins du rêve,

En elle à retrouver le charme innocent d'Eve.

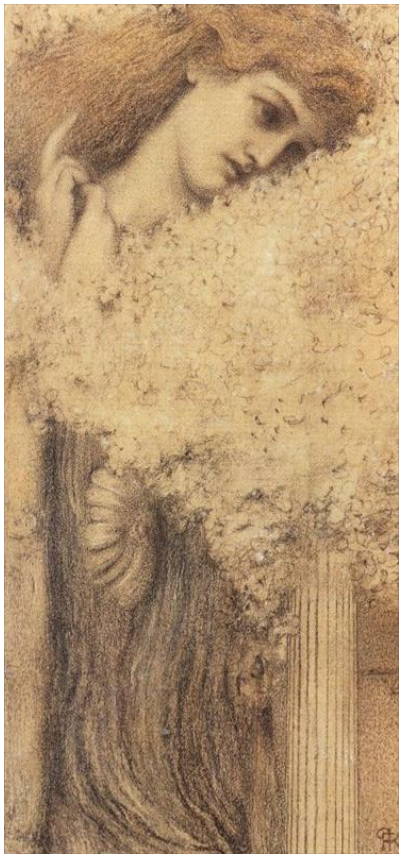
Si ardemment enclin à fondre cet ennui,

S'imposa, fine fantaisie, à mon esprit :

Poésie

(extrait du poème "rêve antique)

" Un doigt qui sur l'eau calme effeuillait une rose....



Mallarmé

Comme une urne odorante offre un calice vert :

Descends, ô brune Hébé! Verse de ta main rose

Ce vin qui fait qu'un cœur brûle, à tout cœur ouvert!

Poésie

Elle est dans l'atrium la blonde Lycoris

Sous un flot parfumée mollement renversée :

Comme ton arc d'argent,

Mallarmé

Diane aux forêts lancée,

Se détend son beau corps sous ses amants choisis."

Valéry

L'arc de poésie, en quelques vers ressaisi

Sous l'ombre protectrice accouchée des Dryades,

Décocha la flèche du rêve d'Hérodiade...

Les cloches des morts



Georges Laugée. (1853-1937)
Enterrement d'une jeune fille à Etricourt

Mallarmé

Comme un leitmotiv funèbre, encore les cloches

Des morts qui sourdaient leurs litanies de reproches...

En quoi l'insouciance des désirs de l'été

Serait-elle vêtue d'illégitimité?

Poésie

Là... les entendez-vous, _ comme une vierge folle

Laisse onduler aux nuits ses noirs cheveux en flots

Et jette sa chanson au corbeau qui s'envole, _

Les entendez-vous bien, rejetant leurs manteaux

De siècles, ces deux sœurs murmurer leur prière?

"Sœur, de notre trône de pierre

Combien de générations,

Comment partent les alcyons,

Nous avons vues passer en bière!

Que de spectres, riants de fleurs,

De cercueils plein de lys, de pleurs!

Depuis trois cents ans que de vierges

Dont nous avons sonné le glas!

Mallarmé

Combien s'éteignirent de cierges!

Hélas!.. hélas!.. hélas!.. hélas!...

Messe de la Toussaint 1859

(Narration)

Au jour des trépassés, le cœur d'un chrysanthème

Souvenu de ma sœur s'ouvrit en un poème :

Larme

Oh! je voudrais pleurer! pleurer sous la feuillée

Loin des rires humains, loin du chant des oiseaux!

Poésie

Pleurer sur qui? sur ceux dont la vie est effeuillée,

Comme une fleur au vent, vola vers les tombeaux?...

Mallarmé

Non : sur moi. _ Car c'est moi qui suit le mort, mon ange,

C'est moi dont le cœur froid se revêt d'un linceul!

Moi... qui rêve à l'azur, les deux pieds dans la fange.

J'ai tout perdu, ma pauvre,... _ Oh! je voudrais pleurer!

Les Trois

Sur un air de musique tzigane lente:

Mallarmé

Et je pleurai.... longuement dans un fin silence,

Des larmes esseulées en vœu de résilience.

La musique s'accélère peu à peu.

Puis, toute peine épanchée, cette sombre humeur

Se mit à rire sous la lime du rimeur....



La gitane. Gustave Doré

La musique accélère peu à peu jusqu'à son tempo vif.

Poésie et Mallarmé disent le poème "les trois" :

Poésie

Ils étaient trois à face brune

Sous leur vieille tente commune

Les joyeux zingaris

La lèvre au front de leurs maîtresses,

Gais, ils déposaient leurs tresses

Des baisers et des lys!

Elles étaient trois jeunes blondes,

_ Sveltes comme un jonc dans les ondes

Sur leurs tambours crevés.

Sous leurs cheveux épars, scintille

Un œil bleu, comme à l'aube brille

Un bluet dans les blés!

Autour d'un foyer qui se meure

A la neige qui les effleure

Ils jettent tous leur chant!

Leur chœur monte avec l'étincelle

Narguant l'orage et sa sombre aile,

Comme la mouette dans le vent!

La musique ralentit et l'image disparait de l'écran progressivement.

Un grillon suit leur voix dans l'âtre _

La lune, à leur gaze folâtre

Met des paillettes d'or :

Sous les haillons les flammes blanches

Luisent, comme entre les pervenches

Un vers luisant qui dort!

La musique diminue jusqu'au silence. Seul Mallarmé et Poésie sont discrètement éclairés.

Mallarmé

Le silence vint, lutin sombre...

Sur la sente les feuilles d'ombre

Bruirent sans accord :

Le feu râla, tordant ses branches

Puis montèrent ses flammes blanches

Comme l'âme d'un mort!

Sur son sein effeuillant des roses,

Et, ses castagnettes mi-closes,

L'une, _ elle avait seize ans _

D'un pied nu frappa l'herbe

Et tourna... la bouche entr'ouverte

Ses cheveux noirs flottants....

Elle était belle et décoiffée,

Sous ses longs cils deux yeux de fée

Etoilaient cette nuit :

Elle dansa jusqu'à l'aurore

Et tomba défaite, incolore...

_ Elle est morte depuis.

Poésie

Ils mirent près de son noir masque

Sur sa tombe un tambour basque

Plein de lierre et de pleurs

Et de leur tente une hirondelle,

Belle et vagabonde comme elle,

Va lui porter des fleurs!

Mallarmé

On pleura.... puis la gaîté folle

Revint, et sur une auréole

Danse l'ombre d'Emma!

Poésie

Sa jupe est un rayon de lune.....

Mallarmé

Ils étaient trois à face brune

Le siècle le saura!

Novembre 1859

Valéry

Ici, déjà se lit la maîtrise savante

En votre poésie à la forme élégante,

Comme se lit aussi, de par ce lieu commun

De la jeune fille joyeuse par la main

De la mort enlevée, la scène fondatrice

D'un motif qui file votre oeuvre créatrice.

Mallarmé

Valéry lit! Valéry sait lire! De cet art

Si complexe et subtil conjurez tout hasard...

Quelques mots à quelques-uns

Valéry

Pourriez-vous nous croquer, au cours de cette année

Dix-huit cent cinquante neuf, de votre pensée

Le dessin qui pourrait révéler son visage?

Mallarmé

Une instabilité propre aux gens de mon âge.

Non pas que je fus _ comme le disait Rimbaud

Pas sérieux face au siècle entrevu du haut

De mes fiers dix-sept ans _ mais j'eus un juvénile,

Nécessaire et assurément bien imbécile

Besoin de me prouver l'originalité

Qui pourrait affirmer ma franche indépendance.

Dispensant mon esprit de toute tempérance,

C'est au sang du défi que d'un geste brutal

J'en vins à y tremper ma plume de métal.

Je brandissais mes vers à la face de cette

Sotte bourgeoisie, courtisane trop proprette

Qui laidement plâtrait cette ville de Sens.

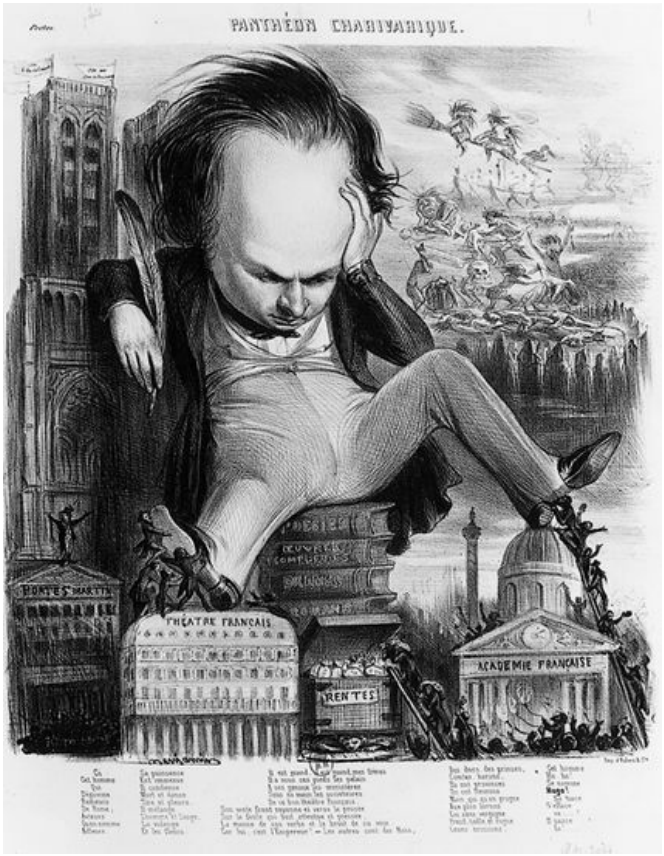
Dans un emportement, ce fut cette indécence

D'un camarade osant inconsciemment appeler

Le prodigieux Hugo, aux glorieuses épopées :

Crapaud de l'infini! Ah!... cette parodie,

En aucun cas ne devait rester impunie!



Caricature de Victor Hugo, représenté assis sur le Théâtre français et l'Académie française. Dessin de Benjamin paru dans le Panthéon charivarique en 1841.

Mallarmé et Poésie disent le poème "quelques mots à quelques-uns".

Mallarmé

Morbleu! je crois qu'on ose l'insulter!_ qu'à son glas

Mille gamins hideux mêlent leurs sots éclats!

Si vous aviez du cœur, je dirais :

Poésie

"L'agonie,

C'est mal choisir son temps pour railler un génie!"

Mallarmé

Tous sur mon corps _

Poésie

vieillards, armés de goupillons,

Mallarmé

Marmots de leurs suçons _

Mallarmé et Poésie

fondent en bataillons!

Mallarmé

Vieux, lisez Bajazet :

Poésie

prenez votre tisane,

Mallarmé

Pourquoi lui faire un suaire avec votre soutane?

Poésie

Clouez donc vos cercueils sans mesurer le sien!

Mallarmé

_ Mais vous, poétriaux pendus encore au sein,

Qui, fiers de vos vers plats, les portez en rapières,

Mallarmé et Poésie

Vous, soyez hués! _ pets qui singez les tonnerres!

Mallarmé

Pour déchirer un mort, il faudrait être aiglons

Poésie

_ ou tout au moins corbeaux

Mallarmé

_ vous n'êtes qu'oisillons

Que vous a-t-il donc fait pour hurler à ses chausses?

Que t'a-t-il fait, roquet?

Poésie

" Ses étoiles sont fausses!"

Mallarmé

Ah! laisse-là l'étoile et va lécher tes sauces :

Ruy Blas sans sourciller te dit :

Poésie

"Bon appétit! _

Mallarmé

_ Tu pisses contre lui,

Poésie

_ mais il est de granit.

Mallarmé

"Je mords"

Poésie

Tes dents?

Mallarmé

"Je jappe alors!!!"

Poésie

Jappe,

Mallarmé

petit.

Novembre 1859

Mallarmé quitte le lycée de Sens



Lycée de Sens (Collège Stéphane Mallarmé, "les arcades")

Valéry

Dans le feu des primitifs combats à l'encontre

De cet affreux carcan social qui vous vit contre

Lui se dresser, ainsi prennent fin ces années

Passées en ce lycée de Sens ...

Mallarmé

.....où mes pensées

De leur sens furent pressées de murs trop épais.

Un unique désir m'habitait désormais,

Accomplir, sans faiblir, l'absolue évidence :

Faire à la poésie intégrale allégeance.

Valéry

Je vous suis gré de m'offrir ces traits si précieux

Qui ressortent de ces poèmes délicieux

Et apportent à votre oeuvre un subtil éclairage

Sur les lignes de forces opérant leur ancrage.

Et ensuite? qu'en est-il advenu de vos jours?

Pénitence

Mallarmé

Les desseins du destin les rendirent bien lourds.

Ils menèrent mon père aux abords des frontières

De la mort. L'ayant jugé en ses fins dernières,

Le médecin demanda de lui administrer

Les derniers sacrements. Trop de deuils rencontrés

Nourrissaient en mon cœur une grande inquiétude.

Et je m'exilais sous la seule latitude

Possible, au large du divin équateur

Où, tel une île, jaillit le geste créateur

Seul pouvant conjurer du réel l'infortune.

Une grand-messe fut l'occasion opportune

De me livrer à un acte pénitentiel

Et de régler par là mes comptes avec le ciel.



Rose blanche dans le jardin de Mallarmé (photo Musée Mallarmé)

Poésie

dit le sonnet "Pénitence

Quand, tel qu'un bleu nuage au soir voile la lune,

Le mensonge, linceul, sur mon âme planait,

Si j'avais en priant sur quelque épaule brune

Déposé le baiser que la croix réclamait,

Si, rêveur, je disais ma prière importune

Sur un collier de Lise au lieu d'un chapelet,

Pâle j'allais _ versant des larmes sur chacune _

Répandre mes erreurs au pied d'un prêtre laid.

Or maintenant, si j'ai, les lèvres d'horreur closes,

Jusqu'à la lie, hélas! vidé le crime obscur,

Ecrasé sous la mousse une ou deux fraises roses,

Troublé le rouge-gorge, ou, de mes doigts moroses,

Défloré le velours sur une aile d'azur,

_ Maintenant je m'en vais me confesser aux roses.

Valéry

Naguère vous alliez répandre vos erreurs

Au pied d'un prêtre laid, désormais négateur,

Vous vous contenterez de la seule nature,

Prenant pour confesseur la rose la plus pure!

Mallarmé

Baudelaire aurait-il déjà encouragé

En mon esprit le sens du blasphème éhonté?

Ce nouveau poète, à la lecture interdite

Nimbant la poésie d'atmosphère maudite,

Bientôt j'allais enfin pouvoir le rencontrer,

A Versailles, la ville où nous partions demeurer,

La santé de mon père à nouveau rétablie.

J'espérais, en ce nouveau lieu, trouver l'oubli

De ces tristes années passées en ce lycée

De Sens en leurs pâles illusions recensées.

Mais le sort me fit encor, fort malheureusement,

Redevenir interne et c'est bien tristement

Que je me retrouvai en la prison étroite

De ces quatre et hauts murs, comme une affreuse boite

Scellant son couvercle sur le bien mince espoir

D'enfin pouvoir rejoindre là-haut les nuages

Planant majestueusement loin des verbiages

Da la froide prose des doctes professeurs,

Révélés comme étant les pires oppresseurs.

Je le savais, l'avais toujours su, la vraie vie

Se trouvait dans l'ailleurs, le rêve poursuivi

De tailler et polir au cœur de nos poèmes,

Toujours plus réfléchis, les plus purs diadèmes.

Mais.... moi qui espérait de ma captivité

Mettre le point final, je fus désappointé

De devoir échouer à l'épreuve finale

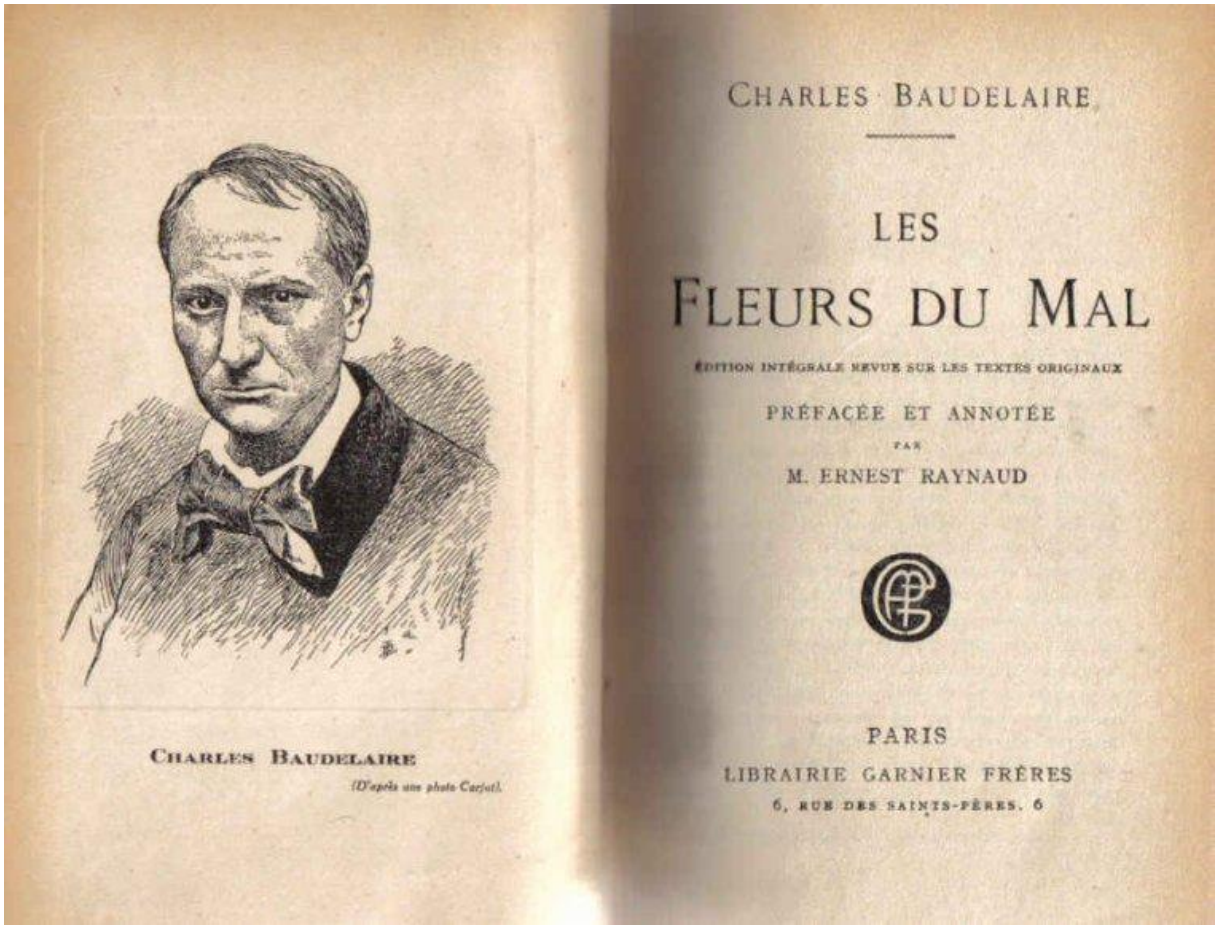
Du baccalauréat. Aussi l'idée fatale

De me voir imposer de suivre docilement

Le chemin paternel, comme seul dénouement,

Envahissait mon cœur d'une profonde angoisse.

Je glissais dans l'été comme vaste crevasse.



Mallarmé

Fort moroses, pour un jeune homme de dix-huit ans,

Furent ces tristes jours passés dégoutamment.

Passager embarqué dans le train d'une vie

Pesante et monotone, mon âme asservie

Aspirait à pousser ces portes de prison

Et conjurer enfin cette lourde oppression.

Comme du noir profond la couleur se révèle,

Une aubaine imprévue dressa la passerelle

Franchissant les abimes entre le sombre ennui

Et la haute clarté de l'espoir qui reluit :

Une bibliothèque, vaste comme le ciel,

Truffée de quelques paradis artificiels

Où les rayons d'un alchimique soleil dardent

Les révélations inouïes de l'avant-garde

Poétique. Et du diabolique parfum

Des vénéneuses Fleurs du Mal j'humais à jeun

Leur sensualité et leur beauté extrême

Qui rehaussaient le sens de l'interdit blasphème.

Valéry

Quel était cet ami qui vous fit ce cadeau

Superbe de pouvoir dans cet eldorado

Des lettres pénétrer?



Le poète Émile Deschamps (1791-1871) .

Mallarmé

l'artiste romantique

Emile Deschamps, et qui pour l'art poétique

S'était entièrement, passionnément voué.

M'ayant vu de poésie épris mais miné

D'une vie si contraire aux besoins d'un poète,

Et la proie d'une désillusion si complète,

Il m'offrit cet accès, ô combien très précieux,

Aux rayonnages de ces livres prestigieux.

Valéry

Et ainsi, c'est ici, dans ces cahiers des Glanes,

Qu'avec la minutie d'une plume artisane

Vos poèmes choisis s'en furent recopiés.

Mallarmé

En effet, je me pris à noircir ces cahiers

De notes glanées dans cet ample champ livresque,

Somme d'acquisitions il est vrai titanesque.

Et je recueillis des classiques oubliés,

Des chants perdus de la Pléiade, en quantité,

Et les textes inconnus de Poe et Baudelaire...

Valéry

...Les deux révélations d'un temps crépusculaire...

Mallarmé

Et dont ils annonçaient une révolution

Absolument complète.

Valéry

Votre compréhension

De ce basculement, pourriez-vous nous la dire?

Mallarmé

La possibilité, justement, de tout dire...

Ainsi je découvris au cœur de ces ouvrages

Une imprévisible qualité de l'image,

Et des analogies, la fine perception;

Tout cela permettant libre profération,

Surtout quand aux registres de l'irrémédiable

Et de cette indécence qui souvent accable!

Valéry

Ce qui nous fait penser que ces premiers cahiers

Posent les éléments qui, une fois alliés

Dans le creuset igné de votre poésie,

Libérèrent en elle leur pure ambroisie...

Mallarmé

Mais d'autres textes, sans doute moins surprenants,

Logèrent leurs étoiles au cœur du firmament

De ces quelques cahiers au dos toilé des Glanes.

Ainsi fut nourrie mon érudition profane

D'inconnus poèmes des siècles trépassés,

Tels que purent, avec tant de rigueur, les grouper

Sainte-Beuve ou Nerval dans leurs anthologies.

Valéry

Et dont la si raffinée phraséologie

Saura se rappeler à votre souvenir _

Vos "vers de circonstances" s'y voyant sertir.



Méy Laurent

Mallarmé

Puis j'y confectionnais une tresse amoureuse

De fleurs de poésie aux belles malheureuses.

Valéry

Comme un petit bouquet...

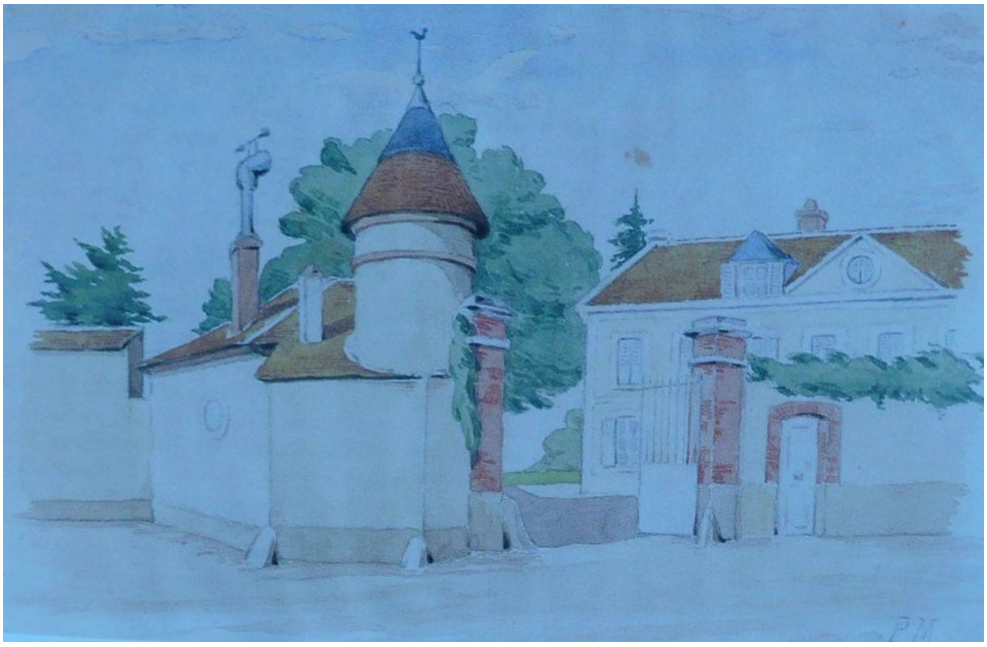
Mallarmé

... plutôt vade-mecum

des amoureux soupirs leurs plus charmantes formes.

Valéry

Et puis? De votre vie, quel donc en fut le cours?



Dessin de Pierre Michaud représentant la propriété des Gaillons à Sens en 1936

et où vécut Stéphane Mallarmé Mallarmé à Sens (Yonne) 1856-1862

Mallarmé

Je fis, en cette ville de Sens, mon retour,

Et pour y obtenir, de bachelier es lettres

Le grade convoité. Ce qui fit me soumettre _

Moi qui désirait tant tout entier me vouer

A la voie du poète _ au décret édicté

Du père de devoir être surnuméraire

A l'Enregistrement, sans pouvoir m'y soustraire.

De ces chaînes liant mon esprit et mon corps

Je me voyais déjà un condamné à mort.

Poésie

Le 26 décembre 1860, jour de la Saint-Etienne, son saint patron, Stéphane au crayon, sur une feuille qu'il colla dans son recueil *Entre quatre murs,* établit laconiquement le bilan de sa vie :

Mallarmé

Ouvre son cahier, en sort la feuille et la lit :

"18 Juin 1854 : première communion

31 Août 1857 : Mort de Maria

Avril 1859 : J'ai passé une nuit avec Emilie

5 Juillet 1860 : Le première fois que j'étais seul avec J.F.

8 Novembre 1860 : bachelier

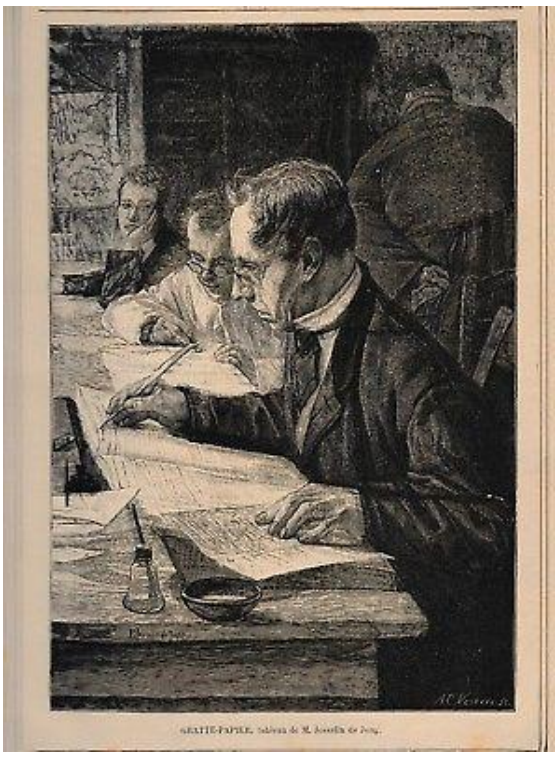
26 Décembre 1860 : premier pas dans l'abrutissement.

Noir

3

De grandes amitiés

(1861 - 1862)



"Gratte-papier, gravure reproduction d'une peinture d

e Josselin de Jong. 1894

Sur l'écran apparait la photo d'une entreprise du 19ème 'siècle avec des gratte-papiers assis derrière leur bureau.

Les Fleurs du Mal

Valéry

Voici qu'enfin vos dix-neuf ans furent sonnés

Et raisonnés de par la ferme volonté

De votre père d'être à ses désirs conformes...

Mallarmé

...D'une vie sans relief, vapée du chloroforme

D'un ennui insidieux s'insinuant toujours

Plus à mesure du pas et trépas des jours.

Je grattais le papier de prose insignifiante

Dont chacun de ses mots, aux pointes crucifiantes,

Clouait une répugnance extrême en mon cœur

Partagé à l'égal de spleen et de douleur....

Valéry

Le spleen....

Mallarmé

.....où s'écoule du monde le dégoût....

Valéry

Sans cause....

Mallarmé

..... ou qui fut cause, comme d'un avant-goût,

D'une disposition à pouvoir dans ma coupe

Recueillir l'élixir, en leur liqueur dissoutes,

Des sulfureuses fleurs qui s'émanent du mal....



Illustration "Les Fleurs du Mal" par Carlos Schwabe, 1900

Valéry

De Baudelaire, les capiteuses fleurs du Mal!

Mallarmé

Et du surnuméraire alourdi de ses chaînes

Jaillissait en moi cette danse qui déchaîne

Les passions interdites, comme une possession,_

La chose à rendre fou jusqu'à la compulsion.

Dès lors, je voyais tout avec les yeux du maître

Satanique, de tous les poètes l'archiprêtre

Légitime. Il occupa, dans mon panthéon

Personnel, la place dévolue aux éons,

Agents occultes de toute métamorphose

Alchimisée en moi en une apothéose.

Tout entière sa poésie me réclamait,

Mon regard, vers ses sommets, tendu à jamais.

Mais voici que la solitude de ma vie

Se vît, au détour d'une journée, abolie,

Et qu'ainsi le destin allait faire mentir

Ce fatal isolement qui ne peut qu'abrutir.

La rentrée suivante fût pour moi l'expérience

De cette dimension vitale de l'alliance

De deux âmes poètes, véritable amitié

Qui seule peut fleurir lorsque deux moitiés

Assemblent en unité tout ce qui leur ressemble,

Même si de leur apparence tout dissemble :

Une jeune homme petit et le ventre replet,

En tout sens désarticulé quand il parlait

Un peu trop longuement, _ le rendant si cocasse,_

Myope au point d'adopter un regard de limace!

Valéry

Et quel était son nom?



Emmanuel des Essarts

Mallarmé

... c'était Emmanuel

Des Essarts, se voulant le plus fin ménestrel,

Qui attirait, en dépit de ses ridicules,

Comme une sorte de sympathie majuscule!

Fut ainsi pardonnée sa faconde souvent

Fort bredouillante et ses gestes incohérents.

A cet ami inattendu, docteur es lettres,

J'osa m'aventurer à lui faire connaître

Quels étaient mes desseins, en notre art partagé,

Lui, qui dans son enfance, avait tant côtoyé

De très grands écrivains : Hugo et Sainte-Beuve,

George Sand et Gautier _ et sans qu'il ne s'émeuve.

C'est alors qu' il m'assura s'être entretenu

Avec l'artiste ultime à jamais pourfendu,

Le poète absolu, _ mon maître Baudelaire, _

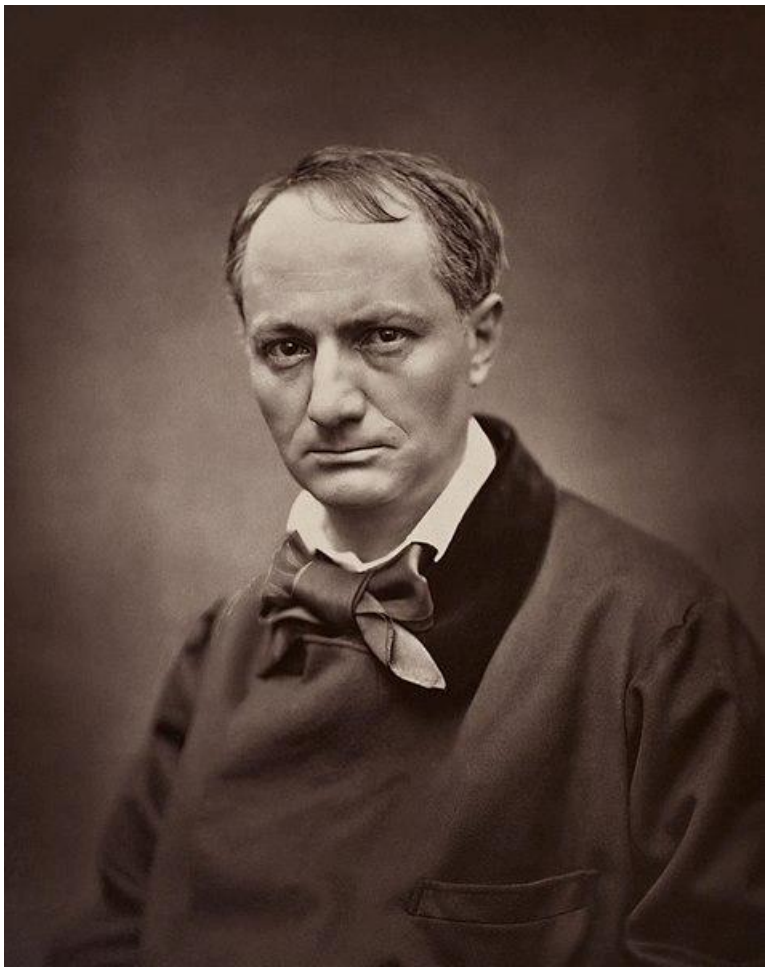
Que je crus là toucher à mon rêve, et, pour lui, _

Ce premier vrai lecteur dont j'espérais l'appui,_

J'écrivis deux poèmes afin de faire mes preuves

Et soumettre ma jeune ambition à l'épreuve.

Galanterie macabre



Baudelaire par Nadar

Poésie

Dans un de ces faubourgs où vont des caravanes

De chiffonniers se battre et baiser galamment

Un vieux linge sentant la peau des courtisanes

Et lapider les chats dans l'amour s'abîmant,

J'allais comme eux : mon âme errait en un ciel terne

Pareil à la lueur pleine de vague effroi

Que sur les murs blêmis ébauche leur lanterne

Dont le matin rougit la flamme, un jour de froid.

Et je vis un tableau funèbrement grotesque

Dont le rêve me hante encore, et que voici :

Une femme, très jeune, une pauvresse, presque

En gésine, était morte en un bouge noirci.

_ Sans sacrements et comme un chien, _ dit sa voisine,

Un haillon noir y pend et pour larmes d'argent

Montre le mur blafard par ses trous : la lésine

Et l'encens rance vont dans ses plis voltigeant.

Trois chaises attendant la bière : un cierge, à terre,

Dont la cire à déjà pleuré plus d'un mort, puis

Un chandelier, laissant sous son argent austère

Rire le cuivre, et, sous la pluie, un brin de buis....

... Voilà. _ Jusqu'ici rien : il est permis qu'on meure

Pauvre, un jour qu'il fait sale, et qu'un enfant de chœur

Ouvre son parapluie, et, sans qu'un chien vous pleure,

Expédie au galop votre convoi moqueur.

Mais ce qui me fit mal à voir, ce fut, la porte

Lui semblant trop étroite ou l'escalier trop bas,

Un croque-mort grimpant au logis de la morte

Par la lucarne, avec une échelle, à grand pas.

_ La Mort a des égards envers ceux qu'elle traque :

Elle enivre d'azur nos yeux, en les fermant;

Puis passe un vieux frac noir et se coiffe d'un claque,

Et vient vous escroquer nos sous, courtoisement. _

De premier échelon jusqu'au dernier, cet être

Ainsi que Roméo fantasquement volait,

Quand, par galanterie, au bord de la fenêtre

Il déposa sa pipe en tirant le volet.

Je détournai les yeux et m'en allai : la teinte

Où le ciel gris noyait mes songes, s'assombrit,

Et voici que la voix de ma pensée éteinte

Se réveilla, parlant comme le Démon rit.

Dans mon cœur où l'ennui pend ses drapeaux funèbres

Il est un sarcophage aussi, le souvenir.

Là, parmi des onguents pénétrant les ténèbres,

Dort Celle à qui Satan riva mon avenir.

Et le Vice, jaloux d'y fixer sa géhenne,

Veut la porter en terre et frappe aux carreaux; mais

Tu peux attendre encor, cher croque-mort! _ ma haine

Est là dont l'œil vengeur l'emprisonne à jamais.

Valéry

" Dans mon cœur où l'ennui pend ses drapeaux funèbres,

Il est un sarcophage..."

Assurément, le tableau de cet enterrement

Si misérable reprend délibérément

Dans son esthétique la geste baudelairienne _

Lasse fileuse aux métaphores magiciennes.

La métamorphose semble avoir achevé,

En ce ciel gris où vos songes furent noyés,

Son cycle le plus complet. Le vocabulaire

Même se voit nouveau et la plume ouvrière,

A la faveur de l'imitation de celui, _

Devenu le maître du minuit de l'ennui, _

Que vous prîtes en modèle absolu et fatal,

Vit en sa syntaxe un tournant fondamental,

Devenant plus complexe et aussi plus précise.

Mallarmé

Cette subtilité marquant de son emprise

Un style....

Valéry

....qui se verra des plus contesté!

Et qu'en pensa des Essarts?

Mallarmé

..... Ma précocité

Fut par lui qualifiée comme objet admirable,

Et il me conseilla, sur un ton fort affable,

D'envoyer des poèmes à de jeunes revues.

Mon sang ne fit qu'un tour et, d'un pas résolu,

J'écrivis à sa louange ces quelques vers

D'anathèmes à la vindicte des pervers!

A un poète immoral



Emmanuel des Essarts

Poésie

Puisque ce soir, onze Décembre

Mil huit cent soixante-un, je n'ai

Qu'à rouler le chapelet d'ambre

D'un rêve cent fois égrené,

Les pieds au feu, sans que m'égare

Quelque bonnet blanc inconstant,

Je vais avec ce blond cigare

Allumer ma verve un instant.

Et, tant que sa lueur vermeille

Egaiera l'ombre, te rimer

Une préface où l'on sommeille,

Moi, qui songe à les supprimer!

Si l'odelette parfumée

Ne survit au manille, sois

Franc, c'est qu'hélas! tout est fumée,

Tabac d'Espagne et vers François.

Tout!.. jusqu'au vieil épithalame

De la folie et des vingt ans,

Car par la ville plus d'un blâme

Ta gaîté qui sent le printemps.

Plus d'un dans sa vertu ridée

Se drape et t'appelle immoral,

Toi, qui n'as même pas l'idée

D'un prospectus électoral!

Laisse chanter, ô cher Bohème,

Leur chanson à tous ces pervers

Si pervers que pas un d'eux n'aime

Et pas un ne fait de vers!

Tu ne rêves pas pour ta prose

Ce ruban rouge où pend la croix,

Et préfère la ganse rose

D'un corset délacé, je crois?

Tel le sage. Il fait à la pomme

Mordre quelque Eve au fond des bois

Et baise ses cils dorés comme

Le thé qu'en t'écrivant je bois.

Watteau, fier de ta comédie

Qui sert aux sots d'épouvantail

A Terpsichore la dédie

Peintre sur un fol éventail;

Bruns aegipans, noirs scaramouches

Au parc rêveur l'éventeront

La nommant déesse aux trois mouches,

Marquise ayant un astre au front!

Ris!.. ___ Ils rient bien de qui courtise

Leur vertu dont le fard déteint,

Ces... ___ J'allais dire une sottise,

Et mon cigare s'est éteint.

1861

Valéry

En toute fantaisie, voilà beau badinage!

Mallarmé

Emmanuel lui-même en donna ce visage :

"Il faisait volontiers, à ses débuts, des vers

Fort coquets, gracieux et mignards, découverts

En la danse élégante et charmante de stances

Octosyllabiques y imprimant leur constance."

Bientôt, ce fut pour moi franche satisfaction

De voir dans le journal local d'information

Figurer mon premier article de critique

Théâtrale et faire avec l'acteur dramatique

Léon Marc quelques premiers pas vers l'amitié.

Du bel idéal et de la réalité,

J'y évoquais leur coudoiement perpétuel.

Bien que compris par mon ami Emmanuel,

Je ne sus pas vraiment par quel biais m'exprimer

Afin d'être saisi par des lecteurs en nombre.

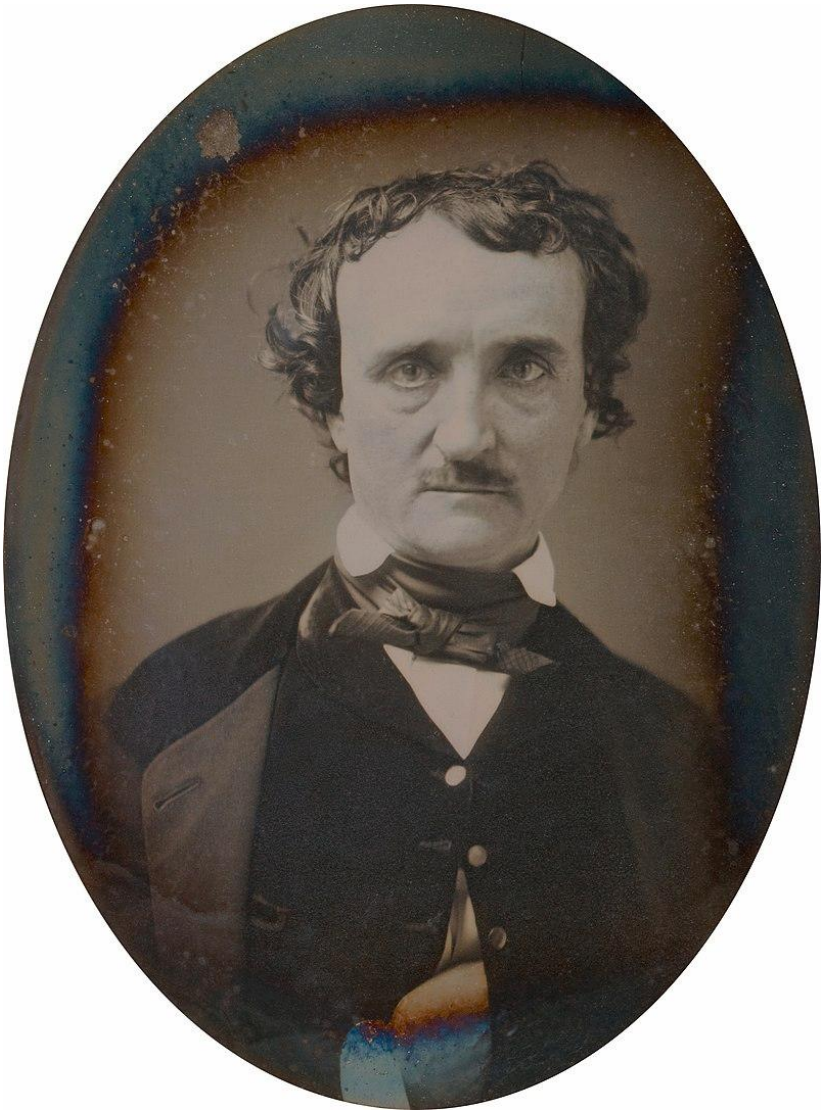
Valéry

Phrase, hélas! qui contient quelque chose de sombre,

_ On ne peut plus prémonitoire, _ et l'avenir,

En toute clarté, ne fera qu'y renchérir.

Mallarmé veut devenir professeur d'anglais



Edgar Allan Poe

Valéry

A quelle conclusion, _ dans ce si triste ennui

D'une vie condamnée à n'être que survie, _

Avez-vous pu finalement vous arrêter?

Mallarmé

Pendant de trop longs mois, je dépérissais et

Je végétais. Rebellé contre ma famille,

Je me décidai, brusquement, d'attaquer bille-

-En tête de mon grand père la volonté.

C'était une certitude, il me fallait quitter

L'ombre de ces bureaux qui me rendaient si sombre

Et ces heures grises sonnées en trop grand nombre.

J'envisageais ainsi faire de mon penchant

Pour cette langue anglaise, _ dont les planes accents

Me semblaient révéler de la littérature

Ses secrets, _ l'envol d'une nouvelle aventure

Qui prendrait les allures d'une profession

Tout à fait acceptable. Non pas une région

A vivre mais bel et bien ma seule ressource.

Valéry

La langue d'Edgar Poe...

Mallarmé

...Où se puise à la source

Les tout premiers émois des âges de l'amour

Juvénile et naïf. Mais plutôt que la cour

Fleurie que j'espérais vivement pénétrer,

Je me vis imposer, pour ces jeunes illettrés,

Le préau du fléau d'ânonnements sinistres

Et sans fin de ses règles réservées au cuistres.

Valéry

L'éternel conflit entre idéal et réel....

Mallarmé

Ainsi je dus lutter contre le solennel

Décret grand-paternel, lequel me déclara :

Mallarmé lit sur son cahier

"Nous avons donc arrêté que tu n'irais en Angleterre, s'il le faut absolument, que dans un collège ou une pension catholique où tu serais admis comme interne."

La raison en fut claire. De cette vie si terne

Ne devais échapper qu'aux risques des dangers

Que la ville de Londres pourrait affliger

A une trop confiante et joyeuse jeunesse.

Mon grand-père poussa même l'indélicatesse

D'insinuer que mon seul et unique but

Etait d'être enfin libre, un mot qui pour lui fut

Bien trop insupportable.

Valéry

Et n'était-ce pas juste?

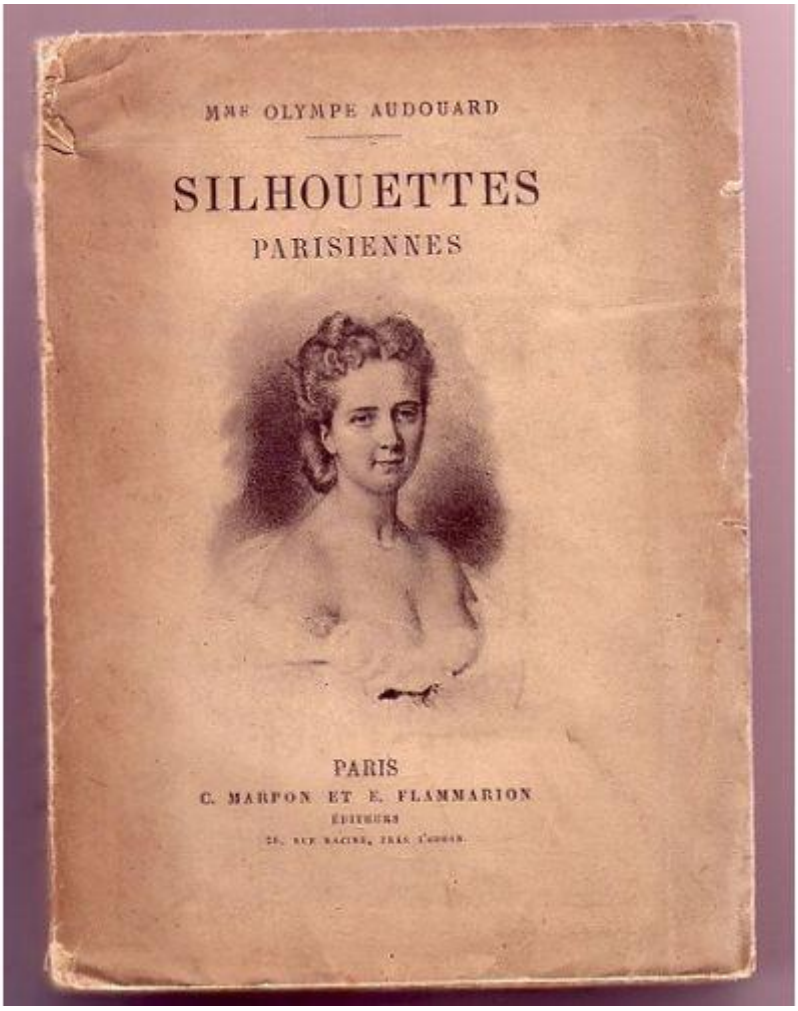
Mallarmé

lui répond d'abord par un sourire complice.

Je lui répondis d'une plume fort robuste :

(Mallarmé lit)

"Si tu entends que je sois séquestré pendant une année entière entre quatre murs d'un collège, malheureux et seul, que je recommence à manger dans un réfectoire, à me coucher à huit heures dans un dortoir pour me lever à six, à me promener le long d'une cours de récréation, soumis à des maîtres d'études et mêlé à des gamins; si tu veux me voir privé de lire aucun journal, sans mes livres et ne pouvant ni écrire à mes amis ni recevoir de lettres sans une lecture préalable; détestant cette prison et vivant en désespéré, si tout cela, dis-je, constitue l'internat d'un collège catholique, il est évident que je ne puis, moi, ayant joui deux ans de la vie, m'y remettre."



Olympe Audouard

Mallarmé

Ce jour, mon existence prit un nouveau cours.

Le bon Emmanuel, m'encourageant toujours,

Me mit dans les filets sémillants de la blonde

Olympe Audouard, figure du petit monde

Du Tout-Paris, à la tête du Papillon,

Un journal de mode et littérature où l'on

Y publiait quelques poésies parisiennes

Et dont se délectaient les bourgeoises-bohémiennes!

J'en fis un compte-rendu et ne pus m'empêcher

D'y vanter les charmes de la frivolité.

Eh! Comment en effet dirait-on d'une muse

Qu'elle serait parisienne si elle n'était profuse

Dans le "parler chiffon" et le chant des petits

Couvre-chefs de velours azuline jolis?

Incidemment, une notation plus intime

En ces jeunes années m'échappait, cette estime, _

Contrairement à mon ami qui célébrait

Le beautés brunes, _ pour la blondeur. J'en étais

Idolâtre....



Jeune fille peignant sa chevelure. Renoir (1894)

Placet

Valéry

L'or, la lumière, la richesse, le rêve et le nimbe!

Comme vous l'avez écrit....

Mallarmé

...Je sortais de l'ombre...

Dans cette vie nouvelle perçant la pénombre

De mon isolement que je pensais fatal,

J'assistais aux représentations théâtrales,

Fréquentais les journalistes et enfin, j'en vins

A rencontrer celle se croyant l'égérie

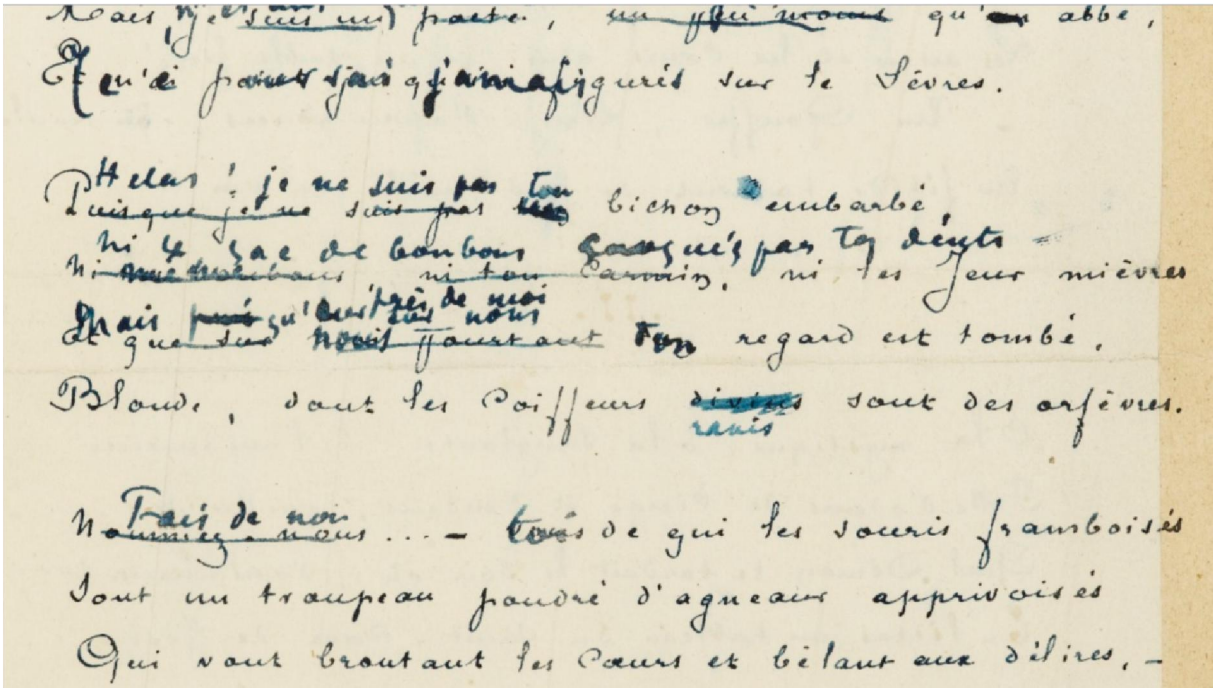
Irrésistible au sein de cette confrérie

D'auteurs dont elle recherchait les faveurs.

Je gravissais l'Olympe en cet insigne honneur

Que de voir publié, sous mon nom la première

Fois, le sonnet choisi pour cette aventurière.



Manuscrit original du "Placet"

Poésie

Dit "Placet"

J'ai longtemps rêvé d'être, ô duchesse! L'Hébé
Qui rit sur votre tasse au baiser de tes lèvres;
Mais je suis un poëte, un peu moins qu'un abbé,
Et n'ai point figurer jusqu'ici sur le sèvres.

Puisque je ne suis pas ton bichon embardé,
Ni tes bonbons, ni ton carmin, ni tes jeux mièvres,
Et qu'avec moi pourtant vous avez succombé,
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres,

Nommez-nous...___ vous de qui les souris framboisés
Sont un troupeau poudré d'agneaux apprivoisés
Qui vont broutant les cœurs et bêlant aux délires.

Nommez-nous... ___ et Boucher sur un rose éventail

Me peindra, flûte en mains, endormant ce bercail,

Duchesse, nommez-nous berger de vos sourires.

Poème paru dans *Le Papillon* du 25 février 1862

Dédié à M. Arsène Houssaye

Valéry

Ce sonnet, _ dit Louis XV car adoptant un ton

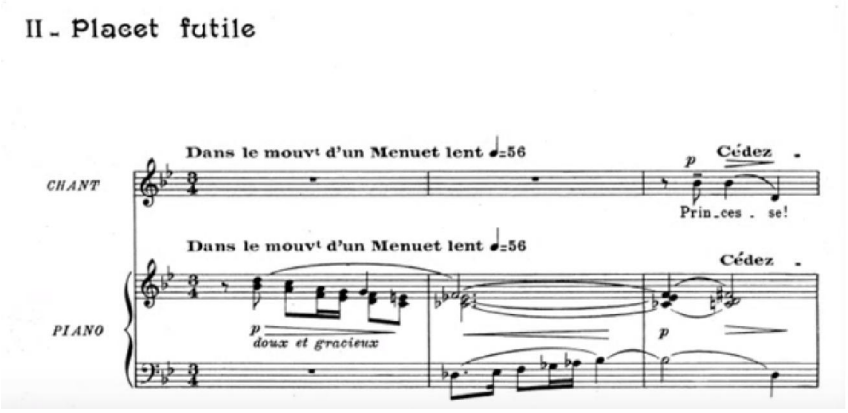
Très dix-huitième siècle, _ est fait dans la façon

D'un pseudo-Baudelaire où le fin maniérisme

Frôle l'amphigouri! Délicieux pédantisme

Qui fera le bonheur de ces deux musiciens,

Ravel et Debussy...



Ecoute du Placet futile de Debussy

Valéry

Vous l'avez dédicacé à Arsène Houssaye,

Qui était donc cet homme?



L'ARTISTE

REVUE DE PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF : ARSÈNE HOUSSAYE

Vᵉ SÉRIE. — TOME II.

PARIS

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

QUAI MALAQUAIS, 17

M. DCCCXLIX

Mallarmé

Il ouvrait l'éventail

Dispensateur de la plus belle poésie

Qu'il était espéré de connaitre à Paris,

Etant le directeur de la revue l'Artiste.

Y être publié valait consécration.

Voir mon nom côtoyer, dans la même édition,

Ceux de Banville et Baudelaire fut comme un rêve

Qui ne laissait à mon esprit aucune trêve!

Le Guignon

J'eus ainsi le bonheur de voir la parution

De deux autres de mes poèmes, Le Guignon

Et Le Sonneur....

Valéry

... Le Guignon, poème intégral

Préfigurant des poètes leur sort fatal :

Cette malédiction qui de son aile noire

Viendra à recouvrir, _ bien trop lourd éteignoir,_

Leurs espoirs illusoires d'être un jour, peut-être,

Compris; les maudits d'avant et après la lettre....

Mallarmé

Lisant la fin de son poème:

...Quant chacun à sur eux vomi tous ses dédains,

Nus, assoiffés de *grand* et priant le tonnerre,

Ces Hamlet abreuvés de malaises badins

Vont ridiculement se pendre au réverbère.



, Gustave Doré. La Rue de la Vieille-Lanterne : le Suicide de Gérard de Nerval, 1855.

Valéry

De la tragique fin de Gérard de Nerval....

Poésie

dit "le Guignon"

Au-dessus du bétail ahuri des humains
Bondissaient en clartés les sauvages crinières
Des mendieurs d'azur le pied dans nos chemins.

Un noir vent sur leur marche éployé pour bannières
La flagellait de froid tel jusque dans la chair,
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornières.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer,
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart râla dans les défilés nocturnes,
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,
Ô Mort le seul baiser aux bouches taciturnes !

Leur défaite, c'est par un ange très puissant
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive :
Une pourpre se caille au sein reconnaissant.

Ils tètent la douleur comme ils tétaient le rêve
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux ;
Mais traînent à leurs pas cent frères qu'on bafoue,
Dérisoires martyrs de hasards tortueux.

Le sel pareil des pleurs ronge leur douce joue,
Ils mangent de la cendre avec le même amour,
Mais vulgaire ou bouffon le destin qui les roue.

Ils pouvaient exciter aussi comme un tambour
La servile pitié des races à voix ternes,
Egaux de Prométhée à qui manque un vautour !

Non, vils et fréquentant les déserts sans citerne,
Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,
Le Guignon, dont le rire inouï les prosterne.

Amants, il saute en croupe à trois, le partageur !
Puis le torrent franchi, vous plonge en une mare
Et laisse un bloc boueux du blanc couple nageur.

Grâce à lui, si l'un souffle à son buccin bizarre,
Des enfants nous tordront en un rire obstiné
Qui, le poing à leur cul, singeront sa fanfare.

Grâce à lui, si l'une orne à point un sein fané
Par une rose qui nubile le rallume,
De la bave luira sur son bouquet damné.

Et ce squelette nain, coiffé d'un feutre à plume
Et botté, dont l'aisselle a pour poils vrais des vers,
Est pour eux l'infini de la vaste amertume.

Vexés ne vont-ils pas provoquer le pervers,
Leur rapière grinçant suit le rayon de lune
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Désolés sans l'orgueil qui sacre l'infortune,
Et tristes de venger leurs os de coups de bec,
Ils convoitent la haine, au lieu de la rancune.

Ils sont l'amusement des racleurs de rebec,
Des marmots, des putains et de la vieille engeance
Des loqueteux dansant quand le broc est à sec.

Les poètes bons pour l'aumône ou la vengeance,
Ne connaissant le mal de ces dieux effacés,
Les disent ennuyeux et sans intelligence.

" Ils peuvent fuir ayant de chaque exploit assez,
" Comme un vierge cheval écume de tempête
" Plutôt que de partir en galops cuirassés.

" Nous soûlerons d'encens le vainqueur dans la fête :
" Mais eux, pourquoi n'endosser pas, ces baladins,
" D'écarlate haillon hurlant que l'on s'arrête ! "

Quand en face tous leur ont craché les dédains,
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,
Ces héros excédés de malaises badins

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

Partie de campagne à Fontainebleau

Mallarmé

Allais-je ici gagner par ces publications

Quelques lecteurs? J'en caressa l'illusion....

Du moins, en ces temps-là, fut la belle rencontre

De ceux qui deviendront ces vrais amis qui, contre

Leurs liens profonds, les jours ne pourront attenter :

Eugène, pour qui chaque moment de liberté

Etait consacré à écrire des poèmes;

Henri, qui avait ses entrées dans la bohème

Littéraire à Paris. Un matin de printemps,

Grâce à Emmanuel, toujours papillotant,

Nous partîmes tous trois dans la campagne proche

Randonner à travers les arbres et les roches

Granitiques de la forêt de Fontainebleau.

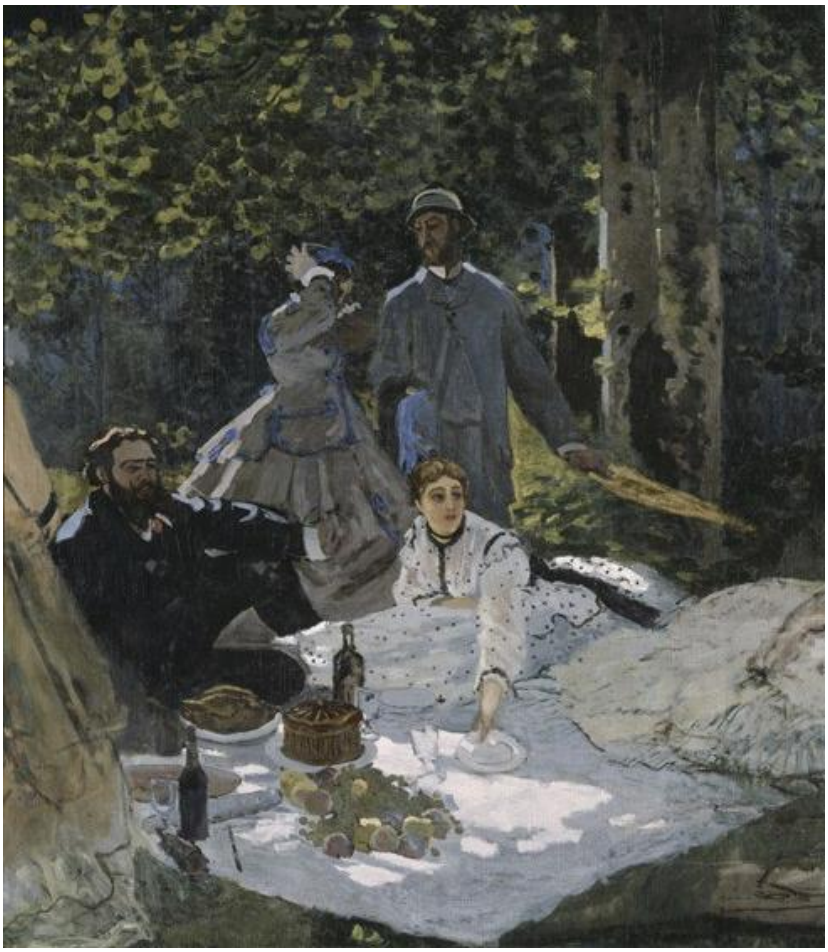
Il y avait aussi le peintre Henri Regnault

Et une charmante compagnie féminine,

Deux françaises et quatre anglaises aux plus belles mines :

Madame Gaillard, sa fille Nina, et puis

Madame Yapp, ses filles dont la belle Ettie.



Le déjeuner sur l'herbe. Claude Monet. 1865 - 1866

La petite troupe, innocente et fort joyeuse,

S'égaya en nombre plaisanteries rieuses

Le long de ces allées par Denecourt le sylvain

Baptisées de noms tendres à la gloire d'écrivains

Célèbres. Cahin-caha, peu à peu nous gagnèrent,

Au Carrefour des Demoiselles, la belle clairière.

On s'assied. On mange des fraises et des pâtés.

On chante, on récite des vers. Et la journée

Fut si belle que s'invita la fantaisie

De la célébrer en en faisant une scie.

Le Carrefour des Demoiselles

ou

L'Absence du Lancier

ou

Le Triomphe de la Prévoyance

Fait en collaboration avec les
Oiseaux, les Pâtés, les Fraises et les Arbres

Par :

Stéphane Mallarmé
Emmanuel des Essarts

Air

"Il était un petit navire
Qui n'avait jamais navigué."

Poésie et Mallarmé

récitent, en alternance, les strophes de la scie :

C'était une illustre partie
De gens bien vêtus et bien nés

Neuf Parisiens sans apathie
Intelligents et vaccinés.

Quoique l'on fut mélancolique
_ Il y eu manKate et le lancier _

On mit sur un granit celtique
Un anathème à l'épicier.

Tous gambadaient comme des chèvres
De bloc en bloc, de roc en roc.

Les mots mazurkaient sur les lèvres
Tantôt tic-tac, tantôt toc-toc

Pour l'aspic et pour la vipère
On ménageait de l'alcali,

On ne rencontra qu'un notaire
Qui, tout jeune, était bien joli.

Là Denecourt, le Siècle en poche,
Dispensateur du vert laurier,

A peint en noir sur une roche :
"Repos du Poète ouvrier."

Voici l'émerveillante liste
Léguée à la postérité

De cette bande fantaisiste
Bien peu dans sa majorité :

Un jeune baby d'espérance
Que parmi les sombres halliers,

D'un œil d'amour couvait la France
Comme l'enfant des chevaliers;

D'aimables mères de famille
Qui se réjouissaient de voir

Du soleil aux yeux de leurs filles
Et des messieurs Sens habit noir;

Fort mal noté par les gendarmes
Le garibaldien Mallarmé

Ayant encore plus d'arts que d'armes
Semblait un Jud très-alarmé;

Ettie, en patois Henriette,
Plus agile que feu Guignol,

Voltigeait comme une ariette
Dans le gosier d'un rossignol;

Dans le sein de cette algarade
S'ydilisait le Cazalis,

Qui, comme un chaste camarade,
Tutoyait l'azur et le lis;

Puis une Anglaise aux airs de reine
A qui Diane porte un toast,

Qu'Albion envoie à Suresne
Sous la bande du Morning-Post;

Piccolino, le coloriste
Qui pour parfumer nos vingt ans

Pille comme un vil herboriste
L'opulent écrin du printemps

Nina qui d'un geste extatique
Sur le dolmen et le men-hir

Semblait poser pour la Musique,
La musique de l'avenir;

Puis des Essarts Emmanuelle,
Le plus beau-det jeunes rimeurs

Offrait le fantasque modèle
D'un poète ayant gants et moeurs.

Mais Ponsard qui veut qu'on s'ennuie
Vint lui-même installer aux Cieux

Le Théramène de la pluie,
Personnage silencieux.

Puis l'heure leur coupa les ailes
Et, tout boitant et s'accrochant

Du "Carrefour des Demoiselles"
On fit un lac en pleurnichant.

18 mai 1862

Vere novo

Mallarmé

Jusqu'à ce jour, ce souvenir incomparable

Aura laissé en moi sa trace inoubliable.

C'est à ce moment là, qu'entre Seine et forêt,

Y vivre pour toujours fut mon plus beau souhait.

Valéry

Valvins!

Mallarmé

Cependant, advint une introspection puissante,

Comme une obscure voix qui sans cesse nous hante,

Dissipant les charmes qui m'enchantaient l'esprit.

Dès lors, se retirait l'émotion au profit

D'une stérilité curieuse. La joie légère

Du bois des demoiselles n'était elle qu'éphémère?



Mallarmé à dix-neuf ans.

Poésie

dit Vere novo

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, j'erre après un Rêve vague et beau,
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe, énervé de parfums d'arbres, las,
Et creusant de ma face une fosse à mon Rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève...
— Cependant l'Azur rit sur la haie en éveil,
Où les oiseaux en fleur gazouillent au soleil.

La lumière baisse progressivement. Seul est allumé l'écran ou l'on voit le portrait de Mallarmé à dix-neuf ans.

Après un certain temps, l'image peu à peu disparait dans le

Noir

Fin de la première partie